
Citations originales.

- Appel à communication ACM « *Hypertext' 95 will provide a common setting for researchers and practicing professionals to share experiences and to compare notes about their interests in hypermedia authoring, publishing, system construction, human-computer interaction, digital libraries, and electronic literature. Attendees come with backgrounds in computing, psychology, literature, sociology, engineering, law, medicine ... many different fields.* »
- [Burbules 97] « (...) *hypertext itself is event something new, or simply an application in the digital domain of attempts to deconstruct linear narrative that have existed in literature for centuries.* »
- [Carter 97 p.1] « *Both fields [argumentation and hypertext] draw heavily from other disciplines – hypertext from poststructuralism, cognitive psychology, reader-response theory, and literary theory, and argumentation from logic, speech act theory, classical rhetoric and philosophy. Unfortunately, we find no such happy overlap : hypertext literature is focused almost entirely on literary and informational writing, and argumentation literature generally avoids the question of discourse where one cannot know the direction the reader will take.* »

LE LIVRE



« Il en est de même pour la littérature. Ce vers quoi nous allons n'est peut-être aucunement ce que l'avenir réel nous donnera. Mais ce vers quoi nous allons est pauvre et riche d'un avenir que nous ne devons pas figer dans la tradition de nos vieilles structures » [Blanchot 59 p.332]

« En un temps où d'autres media triomphent, dotés d'une vitesse très élevée et d'un rayon d'action très étendu, menaçant de réduire toute communication à une croûte uniforme et homogène, la fonction de la littérature est de faire communiquer le divers avec le divers comme tel ; sans émousser sa différence, mais en l'exaltant au contraire, selon la vocation du langage écrit. » [Calvino 89 p.81]

Section A

1. Le livre.

*« Le livre doit fonctionner à l'image de la multiplication des situations de choc. Il doit se fracturer à l'image des éclats de l'hologramme. Il doit s'enrouler sur lui-même comme le serpent sur les collines du ciel. Il doit renverser toutes les figures de style. Il doit s'effacer dans la lecture. Il doit rire dans son sommeil. Il doit se retourner dans sa tombe. » J. Baudrillard, **Cool Memories**. Cité par [Balpe 96].*

Tous les concepts qui gravitent autour de l'hypertexte sont affectés par cette notion qui exerce sur eux une attraction d'ordre « gravitationnelle »¹ : elle regroupe, elle « tient ensemble » et elle fédère les forces en présence. Elle établit des distances et des pondérations. Les définitions déjà évoquées² suffisent à montrer que l'ensemble des domaines connexes à celui de la littérature³ sont affectés. Les diverses subjectivités qui lui sont attenantes (auteur, lecteur ...) sont appelées à être redéfinies au même titre que les « fondamentaux » constitutifs de ce champ (texte, genre littéraire ...) ainsi que leurs modalités particulières, qu'elles soient d'ordre technique, rhétorique ou stylistique.

Nous voulons ici montrer en quoi la véritable force de l'hypertexte comme notion n'est pas tant à chercher dans sa capacité intrinsèque de transcendance que dans ses implications environnementales. La première sphère de ce qui constitue notre « réalité littéraire » à être affectée par l'hypertexte est celle du livre. Pour des raisons historiques tout d'abord. Nous vivons en effet dans la civilisation du livre, qui, constitué à la fois comme medium et comme message, est l'incarnation privilégiée de toute littérature tout en entretenant avec elle des rapports métonymiques complexes qui font que si la littérature EST d'ordre livresque, c'est initialement parce que le livre EST la littérature. La forme même de l'objet livre conditionne notre rapport au savoir. Ainsi, le passage du *volumen* au *codex* permit l'instauration de nouvelles formes de lecture, plus critiques, comme l'exégèse par exemple. Cette première révolution⁴ fut suivie par celle de l'invention de l'imprimerie qui lui conféra toute son amplitude [Chartier 96 p.3]. Mais au-delà de ses modalités pratiques, techniques et cognitives, l'héritage culturel dont le livre est porteur l'inscrit dans une mythologie qui conditionne son approche, sa manipulation autant que sa perception. C'est le récit de l'évolution de ces relations individuelles et collectives, au monde du savoir et de la connaissance, au travers de ce filtre que constitue la « forme-support » qu'est le livre, que nous voulons entreprendre ici.

1.1. De l'amalgame des supports à la confusion sémantique.

Au cœur des problématiques actuelles se trouve la notion d'hyperlivre et autres livres numériques, ultimes avatars du Livre fondateur. Preuve semble faite que l'ordinateur – dans sa forme actuelle –, envisagé

¹ « gravitation : Force en vertu de laquelle toutes les particules de la matière pèsent les unes sur les autres en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance. » Dictionnaire Littré.

² voir notre avant-propos.

³ La littérature est définie par [Reichler 89 p.86] comme « L'accent mis sur le message pour son propre compte. »

⁴ [Pang 98] cite l'ouvrage de Frederick Kilgour, **Evolution of the Book**, qui distingue sept étapes décisives dans l'histoire de l'évolution des supports : les tablettes d'argile mésopotamiennes (associant une ressource naturelle abondante avec un système d'écriture), l'apparition du volumen (rouleau de papyrus), le codex, l'invention de l'espace entre les mots et de la pagination culminant avec l'avènement de l'imprimerie, l'offset printing (1970) et enfin la publication électronique (1990).

comme medium, comme réceptacle de l'hypertexte, a rencontré les limites que lui fixaient ses détracteurs. S'il semble inadéquat, inapte à permettre l'instauration des schémas cognitifs mis en place lors de toute activité d'ordre lectorale, c'est-à-dire un rapport privilégié à l'émergence et à la co-construction du sens, c'est en partie parce qu'indépendamment de l'angle d'approche choisi pour l'aborder, il est avéré que :

«L'ordinateur, aujourd'hui, est obsédé par le livre, avec ses dispositifs de 'lecture' en amont, avec ses 'imprimantes' en aval, avec ses 'livres électroniques' sur disquettes ou sur disques compacts désormais, qui transforment cet instrument de mémorisation et de classement en une 'machine' à entrées multiples, productrices de 'textes', au sens étymologique de ce terme (ce qui est tissu de mots). » [Donguy 95]

Cette « métaphore cognitive » attachée à l'ordinateur, outre qu'elle est révélatrice, par le vocabulaire qu'elle déploie, de la persistance sémantique des aspects et concepts d'ordre littéraire autour desquels sont construites des disciplines traditionnelles (herméneutique, critique structuraliste ...) ou émergentes (linguistique computationnelle, ...), cet usage métaphorique donc, ne semble pas près d'être remplacé au profit d'un habitus sémantique plus « contemporain » et semble même devoir se renforcer avec l'avancée des recherches. Alors que le grand public commence à peine à s'habituer à l'idée d'un livre électronique – c'est-à-dire d'un support suffisamment calqué sur de l'acquis pour pouvoir être utilisé à l'identique – qui lui permettra de se familiariser avec des modalités d'interaction par contre totalement nouvelles, des concepts comme ceux de l'e-ink (encre électronique) et autres puces de silicium souples pouvant être insérées de manière transparente dans le tramage d'une feuille de papier font leur apparition. Ils laissent augurer que la différence fondamentale entre les moines copistes ou les scribes de la Haute-Egypte et le lecteur ou l'auteur du XXI^{ème} siècle ne se fera pas au niveau de la ritualisation des postures marquant le rapport au sens, mais, de manière plus fine, plus insidieuse, plus transparente et plus déterminante, dans la perception même du sens et de ce qui en demeurera saisissable du fait de la complexification et de la densification exponentielle dans laquelle il est engagé. Il est même tout à fait probable que les bibliophiles de l'ère numérique continueront d'apprécier le grammage d'un papier ou l'empreinte d'une encre.

Si le retour au livre – aussi contradictoire qu'il puisse apparaître dans le siècle du virtuel et du numérique – semble aujourd'hui aussi logique que nécessaire, ce n'est pas tant pour des raisons de commodité cognitive ou de massification commerciale que parce qu'il est une entité pérenne à ce point inscrite dans notre environnement et dans notre « capital » cognitif qu'il détermine dans une certaine mesure la configuration des outils destinés à le remplacer ou à le supplanter. La persistance de l'écrit, du texte – « *ce qui est tissu de mots* » – est un indicateur fort qui suffit à garantir – au moins le temps que se fasse la transition avec les nouveaux modes d'interaction permis par l'hypertexte – la pérennité d'une certaine forme de savoir comme organisation du sens – *ce qui est issu de mots* – .

Il importe de déterminer ce que recouvre réellement l'entité-livre. Si elle est une forme, elle ne peut prétendre à la plasticité nécessaire pour rendre opératoires tous les nouveaux modes d'interaction avec le texte qui constituent sa matière première. Si elle est d'abord et avant tout un vecteur, un « message », il n'y a alors plus aucune justification à ce qu'elle demeure l'origine d'un repère cognitif dont les aspects

protéiformes de ses modalités ne sauraient être rendus au travers d'une forme fixe. Il semble dès lors délicat de se réfugier derrière un quelconque immanentisme livresque. Et si l'on ne peut lui contester sa réalité sociale, économique ou matérielle, sa réalité littéraire n'est-elle pas de l'ordre de l'imaginaire, du fantasmé voire même du fantastique ?

1.2. Le livre comme entité ?

« La littérature commence quand ce paradoxe se substitue à ce dilemme ; quand le livre n'est plus l'espace où la parole prend figure (figures de style, de rhétorique, de langage), mais le lieu où les livres sont tous repris et consumés : lieu sans lieu puisqu'il loge tous les livres passés en cet impossible « volume » qui vient ranger son murmure parmi tant d'autres - après tous les autres, avant tous les autres. » [Foucault 94 p.261]

Poser la question du livre, c'est se mettre dans la plus inconfortable des postures discursives : celle que Foucault détermine entre « *paradoxe* » et « *dilemme* ». Le paradoxe, le discours contre l'opinion répandue, c'est le renversement qui s'opère dans l'étendue et la diversité des modes d'appropriation de l'objet-livre. Le dilemme c'est celui qui consiste dans un premier temps à identifier les vecteurs de cette transformation, pour trouver, derrière leur mode de fonctionnement apparemment exclusif, des logiques complémentaires qui seules peuvent expliquer cette transformation.

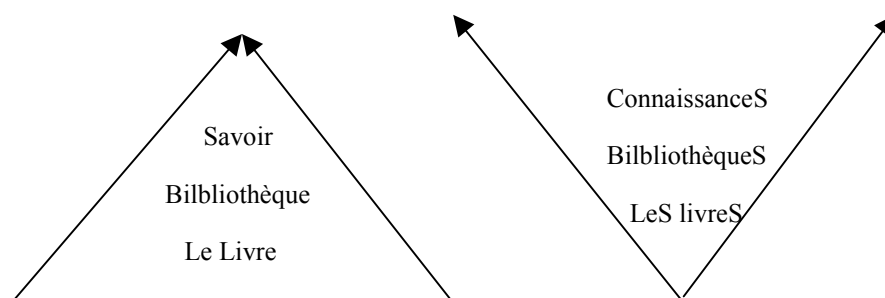


Fig.1 : Du dilemme au paradoxe.

Dans ce passage du dilemme au paradoxe, le livre, de l'unicité qui en faisait le socle inébranlable d'un savoir constitué en tant que somme (*summa*), devient, par l'affirmation de sa pluralité d'objet, le point d'appui et le pivot de ramifications qui le dépassent mais qui seules peuvent rendre compte d'un ensemble de connaissances désormais disponibles.

S'il est une constante avérée – tant historiquement que sociologiquement – dans l'histoire de l'humanité et de son rapport à la connaissance, c'est celle de l'alternance structurelle entre des périodes de sacralisation des objets de connaissance et d'autres de remise en cause, de basculement de ces mêmes objets vers la sphère du profane. Ainsi, bien qu'érudit et humaniste, c'est d'abord un bibliothécaire – un homme des livres – Gabriel Naudé, qui est l'un des premiers à stigmatiser ce basculement : dès 1644, son **Advis pour dresser une bibliothèque** vise clairement à la désacralisation de l'objet-livre [Damien 95 p.307], répercutant en cascade cette désacralisation sur les savoirs dont il est porteur, et ouvrant ainsi la voie aux encyclopédistes à venir.

En revenant sur cette période charnière de transformation des modes de constitution et d'accès à la connaissance, [Damien 95 p.64] qualifie les livres de « *cathédrales de l'indiscernable* ». Cette image fait écho aux paroles de Frolo dans **Notre-Dame de Paris** : « *Ceci tuera cela. Le livre tuera l'édifice.* » Le vocabulaire choisi par Damien est révélateur de l'inscription profonde de son discours dans l'héritage religieux judéo-chrétien. A son tour, il renverse la perspective : les cathédrales sont l'émanation du Livre, origine de toutes choses. La circularité qui se dessine ici de manière implicite, en replaçant le livre au centre de l'édifice qu'il a servi à ériger, dans l'enceinte cloisonnée et offerte au regard des « hommes du livre », consume le sens dont il est porteur en lui offrant une nouvelle résonance. Le livre devient l'origine et la raison de toutes choses, ce par quoi l'architecture de l'édifice qui le contient devient potentiellement accessible. L'appareillage critique peut se mettre en place ; le dogme peut – doit – céder la place à l'herméneutique. Le nouvel édifice qui se construit alors, le nouvel espace qui prend forme n'est plus celui du sens mais celui des significations. L'unicité du premier fait place à la multiplicité des secondes. La posture devient mouvement. « *D'impénétrables voies* » deviennent d'indiscernables chemins.

Le livre doit désormais supporter tout le poids des implications qu'il était sensé contenir, et la forme seule du *liber* ne suffit plus. S'il veut être à même de juguler la fissure qu'il a fait naître et qui s'étend inexorablement, il doit s'ouvrir, s'étendre, se ramifier pour ne pas éclater, pour ne pas s'effondrer sous son propre poids. « *Le livre c'est la totalité insoutenable.* » [Jabès 75 p.17]. S'impose alors la nécessité de briser cette forme fixe pour trouver de nouvelles modalités.

Pour continuer à déverser sa parole sur le monde, il doit faire le choix du réseau comme mode de propagation. Les évangiles sont les premières manifestations de ce niveau réticulaire qui travaille le Livre, qui est en cours au cœur de l'œuvre. Avec la glose et l'exégèse, ils sortent de cette forme fixe pour trouver de nouveaux vecteurs d'expansion, de nouveaux relais de propagation. Au même moment, avec la physique galiléenne et copernicienne, le monde entre, avec les difficultés que l'on connaît, dans l'ère de l'héliocentrisme. La terre, support physique de l'humanité, n'est plus au centre de l'univers, et l'humanité n'est pas encore prête (le sera-t-elle jamais ?), du point de vue socio-historique de l'évolution, à faire l'économie du centre. Privée de son premier support physique, elle fait alors déjà le choix de la virtualité, de l'immatériel. Elle place le livre au centre de ce nouveau repère et elle n'aura dès lors de cesse de tout faire pour aggraver sa masse, pour augmenter sa pondération, pour alourdir d'abord de gloses, de commentaires et ensuite de nouveaux et d'innombrables textes, ce nouveau noyau atomique, dans un effort désespéré aux allures sisyphéennes pour le stabiliser dans son rôle de centre, pour continuer à s'étendre, à se multiplier, à se réticuler ; pour continuer à exister, tout simplement.

1.3. Entre mythologie et bibliocentrisme.

« Un livre : un livre parmi d'autres, ou un livre renvoyant au Liber unique, dernier et essentiel, ou plus justement le Livre majuscule qui est toujours n'importe quel livre, déjà sans importance ou au-delà de l'important. (...) »

« C'est le mourir d'un livre en tous livres qui est l'appel auquel il faut répondre : non pas en prenant seulement réflexion sur les circonstances d'une époque, sur la crise qui s'y annonce, sur le bouleversement qui s'y prépare, grandes choses, peu de choses, même si elles exigent tout de nous (...). Réponse qui pourtant concerne le temps, un autre temps, un autre mode de temporalité qui ne nous laisse plus être tranquillement nos contemporains. » [Blanchot 80 p. 190]

Dès l'inscription des premiers, les livres et les hommes ont toujours cheminé ensemble. A la fois réceptacle, reflet et socle de l'histoire et du savoir des hommes, l'histoire du livre et des civilisations sont en interaction constante. Ces deux histoires relevant de la même temporalité, il est troublant de constater à quel point leur similarités intègrent jusqu'à leurs contradictions les plus profondes.

Au commencement de cette évolution parallèle, les livres s'agrègent le plus souvent au sein d'un seul : le Livre fondateur. Les peuples quant à eux, occupent l'espace de la civilisation qu'ils construisent de deux manières : nomade ou sédentaire. Mais dans l'un et l'autre cas, ils puisent dans le Livre la force d'asseoir leur sédentarité ou celle d'accompagner leur nomadisme. Comme le fait remarquer [Moulthrop 97a] : *« Le codex est ainsi une forme essentiellement conservatrice, une manière de répéter exactement le savoir et les récits validés à travers le temps. C'est par excellence l'expression discursive de la sédentarité, de l'établi, du légitime. »*⁵

Pourtant, ce qui est de l'ordre du sédentaire, de l'inscription immuable dans le Livre, est bien souvent la marque des peuples nomades comme le souligne [Eco 96] :

« (...) Régis Debray fit remarquer que le fait que la civilisation hébraïque soit fondée sur un Livre n'était pas indépendant du fait qu'elle soit une civilisation nomade. (...) Si vous voulez traverser la mer rouge, un rouleau est un instrument plus pratique pour enregistrer la connaissance. Une autre civilisation nomade – la civilisation arabe – était fondée sur un livre, et privilégia l'écriture sur les images. »

Seule une forme capable de résoudre ou tout au moins d'absorber la contradiction entre nomadisme et sédentarisation, peut prétendre rendre compte d'une connaissance dont la nature est d'être « cumulative » : c'est-à-dire oscillant constamment entre du fixe, du linéaire, de l'avéré et du mouvant, du dynamique, de l'évolutif.

Par bien des aspects, la problématique du Livre est non seulement reliée mais également semblable à celle de la connaissance, c'est-à-dire de l'ensemble des moyens mis à disposition de l'humanité pour comprendre son histoire et son évolution. L'une et l'autre font maintenant face à une contradiction qu'il leur

⁵ Sur ce lien particulier entre le support d'une inscription et l'histoire du peuple l'utilisant on consultera également [Debray 91 p.268] *« A un support dur et lourd, correspond un système de notation rigide : le pictogramme et la pierre vont ensemble. L'idéogramme naît avec l'argile, qui permet de remplacer le poinçon ou le ciseau par le calame (...) d'où l'écriture cunéiforme (...). Quand le support change, la graphie change. (...) l'araméen, qui était la langue du Christ, suppose le papyrus, lequel s'enroule en volumen, se conserve moins bien que l'argile mais se consulte et se transporte mieux. »*

faut résoudre, si l'une ne veut pas disparaître au profit de l'autre. Première face de cette réalité double, celle du bibliocentrisme, pour qui :

« La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde et que tous les hommes pussent apprendre par là une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne pût la savoir que par là. » [Pascal 62 p.221]

Le livre est la mémoire de l'humanité. Nos bibliothèques modernes n'ont pas d'autre finalité que celle-là et tous les projets d'engrammation du savoir qui accompagnent l'histoire de l'humanité, même les plus utopistes, de Paul Otlet aux encyclopédistes en passant par Gabriel Naudé ou les plus récents projets de l'UNESCO concernant une bibliothèque mondiale, sont d'ordre bibliocentristes.

A l'inverse, les lectures offertes par le livre de la nature, sont celles de la glose et de l'exégèse, c'est-à-dire celles de la pluralité des significations face à l'unicité fondamentale et fondatrice du sens. *« S'il est admis que l'ordre du Livre divin est défectueux, faut-il en conclure que Dieu nous a légué un livre absurde ? A moins qu'Il n'ait voulu marquer que c'est dans l'absurde que réside le mystère ? (...) Dieu, avec son livre raté, nous enseigne, peut-être, que le livre est impossible. » [Jabès 91 p.138]*

1.3.1. L'hyperlivre avant l'hypertexte.

Les questions que pose l'hypertexte, encore empreintes de discours techniques le plus souvent parasites, continuent pourtant de faire écho à celles que nous venons de soulever jusqu'ici : l'avènement d'une connaissance nomade est-il compatible avec l'évolution d'une forme destinée à la recueillir sous des modalités essentiellement sédentaires ? Que devient, pour autant qu'il existe ou qu'il ait existé, le discours fondateur quand il est confronté à la multiplication et à la réticulation croissante de sa propre glose ou de son propre commentaire ? Le Livre peut-il continuer d'être le réceptacle d'une parole révélée ou faut-il lui préférer l'inscription dans les livres de paroles profanes mais restant autorisées parce qu'elles sont l'œuvre d'une minorité d'auteurs ? Et à l'heure où chacun dispose de cet accès à l'autorité, cette notion reste-t-elle pérenne ou tend-elle à se dissoudre dans la masse des individualités qui la revendiquent ? « Anonyme par excès d'auteur »⁶ ... Si ces questions continuent de se poser, c'est à notre avis parce qu'elles ne sont pas la marque de l'hypertexte, mais, bien avant lui, celle de l'hyperlivre.

« Dès l'époque de Rembrandt, la question se posait de savoir si la Bible pouvait être publiée en petit format. La sacralisation du texte, disait-on, ne pouvait résister à l'indignité du petit format (libellus). Elle a en fait résisté au passage du rouleau au codex, elle a résisté à l'abandon de l'in-folio et, sans doute, elle résistera au passage au texte électronique. » [Chartier 97 p.88].

La question n'est pas tant de savoir s'il y aura ou non « résistance » dans la mesure où il n'est aucun texte qui n'interdise son passage vers une forme hypertextuelle. La question est en revanche celle de savoir si, du fait des processus mis en œuvre dans cette transition (et non du simple fait du changement de support),

⁶ la formule, familière aux bibliothécaires, si elle reste avec l'hypertexte tout aussi justifiée, se double d'un autre genre d'anonymat pointé par [Weissberg 01] à propos des modes de publication sur Internet, pour lesquels il parle d'un « *anonymat par incertitude sur la réception* ».

il y aura ou non une déperdition de sens et de quel ordre sera cette potentielle déperdition (esthétique, culturelle, cognitive, stylistique, temporelle, etc.). Mais pour juger de cela il faut sortir de l'analyse de la « forme-produite-à-l'issue-de-la-transformation » pour entrer dans celle de l'œuvre comme « work in progress » dont la forme est un épiphénomène déterminant, mais qui n'entretient avec elle aucun rapport de causalité : il est en effet probable que si l'ordinateur avait existé du temps des évangiles, la Bible aurait vu le jour sous une forme hypertextuelle plutôt que linéaire.

1.3.2. L'hyperlivre pour l'hypertexte.

La question du passage du Livre à l'hypertexte n'est pas plus la marque d'une transformation qu'elle n'est celle d'une révolution. La seule révolution est celle qui mène d'une « *civilisation de l'atome* » à celle du « bit » (Binary digit)⁷. Comme nous avons commencé de le montrer et comme nous continuerons à le faire, l'idée même d'évolution apparaît contestable, tant les questions et les modalités de l'une et l'autre formes, de l'un et l'autre supports, sont équivalentes et peuvent être analysées à l'aune des mêmes principes théoriques, techniques ou philosophiques. Il y a pourtant bien eu « passage » et force est de constater l'actuelle cohabitation des livres et des hypertextes. Ce passage est de l'ordre de la « révélation », non pas au sens biblique mais au sens photographique de ce terme : à l'inverse de la révolution authentique, qui marqua le passage du volumen au codex, tout était prêt dans l'hyperlivre pour aboutir à l'hypertexte.

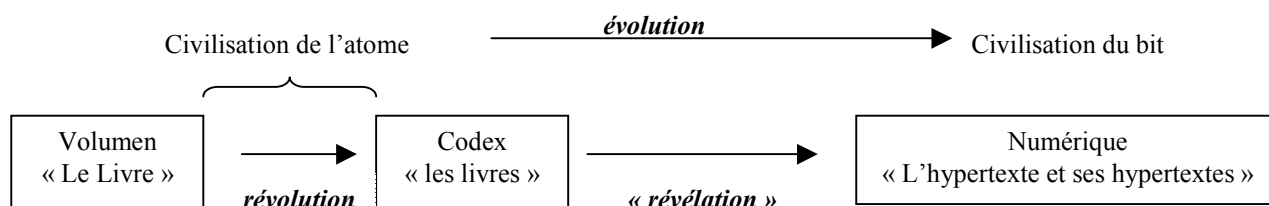


Fig. 2 : Du volumen à l'hypertexte.

Comme cela est souvent le cas dans l'histoire des hommes et dans celle des sciences, une révolution – politique, cognitive, philosophique – donne lieu à nombre de « révélation » qui revêtent toutes les oripeaux de la « nouveauté » : le semblable prend le pas sur l'identique pour permettre aux hommes, aux sciences, aux techniques, aux systèmes ou aux idées de franchir une nouvelle étape, un nouveau seuil. C'est l'éclairage combiné de ces deux aspects – révolution et révélation – qui permet de mesurer à la fois l'ampleur de l'évolution qui mena de la civilisation de l'atome à celle du bit et la nécessité de l'avènement d'une forme – l'hypertexte – qui permet aux deux de co-exister en déployant la nouveauté de l'une dans l'héritage de l'autre.

Si comme l'écrit [Blanchot 55 p.5] « *Un livre, même fragmentaire, a un centre qui l'attire : centre non pas fixe, mais qui se déplace par la pression du livre et les circonstances de sa composition.* », il en va de même pour l'ensemble des hypertextes particuliers qui tissent la toile d'Internet, avec une augmentation

⁷ [Negroponte 95]

extraordinaire de la masse de ce centre si l'on se place du point de vue de « l'hypertexte planétaire » d'ores et déjà construit. Mais cette centralité n'offre aucune prise à l'analyse parce qu'en plus d'être mouvante, elle est souvent de l'ordre de l'intime, du personnel, voire du religieux⁸.

Ce qu'il nous faut maintenant questionner, c'est l'ensemble de ces « circonstances » qui font qu'« *Auteur et lecteur sont, au même titre, engagés dans l'avenir du livre, qui n'est plus son avenir mais le leur.* » [Jabès 89 p.23], circonstances au vu desquelles la part de réel qui s'exprime dans la forme qui lui sert de révélateur, est avant tout une sphère d'influence qui à son tour n'existe qu'au travers des entités qui s'en dégagent et contribuent à la structurer. Il faut tenter de comprendre pourquoi ceux qui, depuis l'origine, ont fait œuvre d'écriture autant que d'inscription, paraissent maintenant engagés dans un processus d'engrammation de la connaissance d'un nouvel ordre. Et pourquoi ils ont, à cette fin, choisi l'hypertexte.

1.4. De l'inscription à la dé-scription du livre.

« Mais surtout les unités qu'il faut mettre en suspens sont celles qui s'imposent de la façon la plus immédiate : celles du livre et de l'œuvre (...) Unité matérielle du livre ? (...) L'unité matérielle du volume n'est-elle pas une unité faible, accessoire, au regard de l'unité discursive à laquelle il donne support ? (...) Le livre a beau se donner comme un objet qu'on a sous la main ; il a beau se recroqueviller en ce petit parallélépipède qui l'enferme : son unité est variable et relative. Dès qu'on l'interroge, elle perd son évidence ; elle ne s'indique elle-même, elle ne se construit qu'à partir d'un champ complexe de discours.

Quant à l'œuvre, les problèmes qu'elle soulève sont plus difficiles encore. (...) On admet qu'il doit y avoir un niveau aussi profond qu'il est nécessaire de l'imaginer auquel l'œuvre se révèle, en tous ses fragments, même les plus minuscules et les plus inessentiels, comme l'expression de la pensée, ou de l'expérience, ou de l'imagination, ou de l'inconscient de l'auteur, ou encore des déterminations historiques dans lesquelles il était pris. Mais on voit aussitôt qu'une pareille unité, loin d'être donnée immédiatement, est constituée par une opération ; que cette opération est interprétative (puisqu'elle déchiffre, dans le texte, la transcription de quelque chose qu'il cache et qu'il manifeste à la fois). (...) l'œuvre ne peut être considérée ni comme unité immédiate, ni comme une unité certaine, ni comme une unité homogène. » [Foucault 69 p.33]

Le livre, dans sa forme, dans son incarnation, dans sa nature si particulière d'objet, mélange de manière indissociable en une entité unique et homogène les strates du contenu et du contenant. Toute la mythologie précédemment décrite qui lui est attachée, la part irréductible de son appréhension, vient précisément des rapports perpétuellement oscillants qu'il entretient avec l'individualité consciente qui le feuillette d'une part, avec l'inscription qu'il recueille et dont il est la trace d'autre part, et enfin du rapport de cette inscription à un héritage culturel partagé. Cette tension qui le structure en profondeur, a un temps constitué un équilibre tel que celui qui se donnait par exemple à lire dans la **Summa Theologiae** de Saint Thomas d'Aquin. Tant qu'il était une « somme », l'auteur et le contenu, l'inscrivant et l'inscription, bénéficiaient d'un statut d'égalité parfaite. Un homme (ou un petit collège d'individus) était le dépositaire d'un savoir – d'un état stabilisé du monde – qu'il pouvait légitimement avoir la prétention de fixer de manière définitive dans la forme du livre. Dès lors que cette indiscutable centralité dans l'espace du savoir est remise en cause par les mécanismes que nous avons décrits, dès lors que la glose, l'exégèse, puis

⁸ chez Jabès par exemple

l'herméneutique viennent ouvertement la heurter, le fragile équilibre dont il était question se trouve remis en question au profit de forces qui s'affrontent pour le gain d'une autorité, d'un statut de référence soumis aux fluctuations du progrès, de la technique et du partage collectif de ce savoir.

« Je voudrais qu'un livre, au moins du côté de celui l'a écrit, ne soit rien d'autre que les phrases dont il est fait ; (...) Je voudrais que cet objet-événement, presque imperceptible parmi tant d'autres, se recopie, se fragmente, se répète, se simule, se dédouble, disparaisse finalement sans que celui à qui il est arrivé de le produire, puisse jamais revendiquer le droit d'en être le maître, d'imposer ce qu'il voulait dire, ni de dire ce qu'il devait être. Bref, je voudrais qu'un livre ne se donne pas lui-même ce statut de texte auquel la pédagogie ou la critique sauront bien le réduire ; mais qu'il ait la désinvolture de se présenter comme discours : à la fois bataille et arme, stratégie et choc, lutte et trophée ou blessure, conjonctures et vestiges, rencontre irrégulière et scène répétable. » [Foucault 72 p.10]

Les lettres composent la syllabe, les syllabes, le mot ; les mots, la phrase ; les phrases, la ligne ; les lignes, le texte ; les textes, le livre ; et la liste s'arrête là. Il devient impossible de continuer cet inventaire, pourtant bien sécurisant. On est pourtant tenté de poursuivre – comme cela fut un temps le cas : les livres, le Livre. Mais les prophètes, apôtres et autres exégètes ont cessé de gloser pour commencer à écrire et devenir des auteurs. Des auteurs qui, para-doxalement – contre la marche naturelle du discours – réclament et invoquent un anonymat pour que, comme aux immémoriaux temps bibliques, ne puisse rester à nouveau que le texte nu qui se donne à lire dans cet « *objet-événement, presque imperceptible* ».

Entre texte et discours, l'héritage, la gradation que dessine Foucault est éclairante à plus d'un titre. A le voir ainsi pris entre ces deux sphères d'influence, on pourrait un temps douter de la réussite de l'improbable affirmation de l'existence du livre. A moins qu'il ne faille le voir – et Foucault le suggère – que comme la matérialisation momentanée d'une logique de flux qui relie ces deux points. Son appel à la « *désinvolture* » est bien loin de l'exigence de rigueur qui se posait aux exégètes. Elle rend pourtant admirablement compte de l'un des aspects récurrents de l'organisation hypertextuelle, avec d'un côté la masse des textes produits par des individualités n'accédant d'ailleurs pas toutes – loin s'en faut – au statut d'auteur, et de l'autre la mécanique discursive qui sous-tend de manière invisible, inconsciente ou transparente la constitution d'une mémoire collective faite des traces laissées par chacun. « *On n'écrit jamais le livre mais, seulement, son origine et son terme, ces deux abîmes.* » [Jabès 89 p.23]. L'écriture de Jabès est fortement métaphorique, et au delà de la claire allusion à l'*incipit* et à l'*excipit* – l'origine et le terme respectifs du volume physique qu'est le livre – ne faut-il pas davantage voir là l'évocation de ces deux attendus de l'écriture que sont le discours et le texte évoqués par Foucault ?

Ainsi, au fur et à mesure de son inscription, le livre n'a de cesse de questionner ses origines. Et ce questionnement était annoncé : aux néologismes modernes qui rendent compte de notre difficulté à appréhender ses nouvelles modalités (hyperlivre, livre numérique, e-book ...) font écho des étymologies et des formes sémantiques différentes qui retracent la même hésitation :

« Dans 'La cité de Dieu' de Saint Augustin, si le terme codex nomme le livre en tant qu'objet physique, le mot liber est employé pour marquer les divisions de l'œuvre, et ce, en gardant la mémoire de l'ancienne forme puisque le 'livre', devenu ici unité du discours (La cité de Dieu en

comprend 22), correspond à la quantité de texte que pouvait contenir un rouleau. » [Chartier 96 p.34]

Du *volumen* au *codex*, en passant par le *liber* et autres *libelli*, l'histoire est celle du perpétuel retour sur elle-même de l'écriture, du questionnement sur ses origines et sur ses aboutissements. Le savoir, la connaissance, la mémoire partagée de l'humanité sont faits de ces descriptions. L'hypertexte est le premier outil technique nous permettant de retracer cette histoire dans une perspective nouvelle ; l'arrière plan conceptuel qui le constitue doit permettre d'aller au plus près de ces nouvelles « conjectures » à la lumière des « vestiges » sur lesquels il se dresse. « (...) *L'hypertexte et ses fictions (...) constituent une excursion au-delà du domaine du codex, un projet que nous pourrions qualifier de post-bibliocentrisme.* » [Moulthrop 97a]

Si nous sommes entrés de plain pied dans l'ère du post-bibliocentrisme, la présence centrale du livre ne saurait être remise en question, tant la prégnance de la forme et des habitus qu'elle véhicule reste forte et structurante. En revanche, cette position centrale cesse d'exercer une force centrifuge. Elle n'agrège plus l'ensemble des modes d'accès au savoir. Elle ne fédère plus les différentes manières d'organiser la connaissance. Elle n'est plus cet attracteur omnipotent qui assimile et transforme à son image – ou à son reflet – toute l'étendue d'une certaine « culture ». La force d'attraction s'inverse pour devenir « centripète », une force de propagation plus que de rassemblement, une dynamique de forme qui ouvre la voie à d'autres modes d'organisation, d'externalisation de la connaissance, à d'autres processus cognitifs d'engrammation du savoir. Le meilleur moyen d'attester de ce renversement de « tendance gravitationnelle » est d'en étudier ses premiers symptômes au travers de ces deux révélateurs que sont la place de l'auteur et celle du lecteur, entre lesquels le livre s'enferme ou se déploie et en dehors desquels sa seule valeur est celle de l'archive, du support, de la trace.

2. Auteur(s) et autorité.

« [...] thèse, à mon sens simpliste, qui voudrait que l'on passe, dans le contexte de la cyberculture, d'un auteur sans collectif (version romantique où l'auteur exprime une intériorité close) à un collectif sans auteur (anonymat par indifférence à l'individuation). D'où l'hypothèse suivante : nous assistons à un renforcement simultané des deux pôles individuel et collectif, ainsi qu'à l'apparition de formes auctoriales inédites, ce qui vise la notion « d'auteur en collectif ». » [Weissberg 01]

2.1. Définitions ?

Une perspective moderniste pourrait laisser croire que l'auteur est à l'origine du livre. Que le livre est d'abord et avant tout le produit d'un ou de plusieurs auteurs, qu'il a besoin pour exister, de s'inscrire dans cette filiation. Pourtant, l'histoire des techniques littéraires oblige à renverser cette opinion. « *Le commanditaire d'un tableau ou d'une fresque ne veut plus une Crucifixion ou une Nativité mais un Bellini ou un Raphaël. L'artiste naît en même temps que l'auteur, création tardive et typographique de la page de garde du livre imprimé.* » [Debray 92 p.325]. C'est donc bien le livre-objet dans ce qu'il a de plus pragmatique qui inaugure l'existence de l'auteur.

Les traités d'histoire littéraire ainsi que la plupart des ouvrages de bibliophilie s'accordent pour situer l'apparition de la page de titre vers 1480, quelques années après l'invention de l'imprimerie, alors qu'un « savoir livresque » est déjà constitué en tant que tel, qu'il produit de la connaissance, à son tour commentée, analysée. Cette absence d'auteur – au sens moderne du terme – remonte au livre fondateur qui n'en a nul besoin puisqu'il est l'incarnation originelle de la Parole, et dans lequel figurent pourtant déjà, au titre de commentateurs et d'exégètes, les apôtres des évangiles. La figure de l'auteur n'apparaîtra vraiment et ne se stabilisera dans son sens qu'à compter du basculement dans la civilisation de l'imprimé. Tant que l'oralité demeure le mode prédominant de transmission et de communication, toute mention d'autorité paraît superflue : la parole racontée se régénère de manière spécifique, l'une de ses conditions premières est précisément de s'enrichir des ajouts de ceux qui la transmettent, et il importe, pour que cette chaîne de la communication ne soit pas brisée, que toute référence à une autorité stabilisée soit, sinon absente, à tout le moins dissimulée et non contraignante.

A partir du moment où la trace que laisse cette parole se déplace de l'inscription corporelle de la mémoire pour basculer dans celle, matérielle, du livre, à compter du moment où elle cesse d'être un relais pour devenir un repère, le besoin d'identifier de manière stable et définitive celui qui en est l'origine se fait toujours plus contingent. L'auteur existe sur un plan immanent pour ce qui est de l'identification des œuvres, et sur un plan transcendant pour ce qui est de leur différenciation.

L'hypertexte nous offre l'occasion de saisir le déroulement complexe et historiquement enchevêtré de cette notion en même temps qu'il inaugure, comme pan fondateur de la textualité qui prend corps, une distribution originale des différents aspects de cette notion plurielle. En effet, selon la définition qu'en donne

un dictionnaire encyclopédique⁹, l'auteur est tour à tour : « *celui qui est la cause première de quelque chose. (...) Celui qui a fait un ouvrage de littérature, de science ou d'art. (...) Dans le langage des sciences, de la médecine, celui qui soutient telle ou telle opinion. (...) Celui de qui l'on tient quelque droit.* » La richesse des aspects que l'auteur paraît englober est déjà très vaste et l'hypertexte, selon une procédure qui le caractérise, amplifie cette richesse définitoire avant de la spécifier plus précisément. Sur le site du Consortium W3¹⁰ qui est l'organisme notamment en charge des normalisations techniques afférentes aux spécificités des divers modes d'écriture hypertextuels on trouve la définition suivante de l'auteur : « *Un auteur est une personne ou un programme qui écrit ou génère des documents HTML*¹¹. *Un outil-auteur constitue un cas particulier, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un programme qui génère du code HTML.* » S'il n'est pas étonnant de constater que la composante biologique n'est plus une condition *sine qua non* de l'écriture¹², il est en revanche problématique d'attribuer le statut d'auteur à un programme informatique et cela ne peut être fait qu'après avoir retracé le parcours qui mène de l'invention de la page de titre à celle des générateurs de textes.

2.2. Chroniques d'une mort annoncée.

Le rôle en même temps que le statut de l'auteur tel que nous les connaissons, semblent voués à une prompte disparition, certains n'hésitant d'ailleurs pas à affirmer que celle-ci a déjà eu lieu. L'origine de ce changement n'est pourtant pas à chercher dans l'irruption des nouveaux modes d'écriture qu'autorise l'hypertexte. En effet, dès 1970, alors que la littérature électronique n'en est encore qu'à ses balbutiements et qu'elle est bien loin du champ de préoccupation de la critique, « *L'effacement de l'auteur est devenu, pour la critique, un thème désormais quotidien. Mais l'essentiel n'est pas de constater une fois de plus sa disparition ; il faut repérer, comme lieu vide - à la fois indifférent et contraignant - les emplacements où s'exerce sa fonction.* » [Foucault 94 p.789]. En l'espace de deux phrases, la nuance de « *l'effacement* » cède la place à l'irrévocable de la « *disparition* ». Comme pour atténuer la brusquerie de cette disparition, Foucault incite cependant à faire de cette dernière un nouveau point de départ pour la mise en place d'une herméneutique encore diffuse, qui vise à repérer les improbables espaces où demeure en permanence tangible la présence et l'influence de la « *fonction-auteur* ». Cette logique, cette direction de la recherche, ne sera plus démentie et n'ira qu'en se confirmant. Une fois avérée la place de la littérature électronique dans le champ littéraire, on pourra lire en 1995 : « *Le concept d'auteur est relié à une conception de la littérature un tant soit peu démodée, comme l'a mis en évidence le débat littéraire de ces trois dernières décennies (Barthes, Calvino, Foucault, Kristeva ...).* » [Aarseth 95].

Non seulement passée de mode, point de convergence de l'argumentaire critique développé par les diverses chapelles épistémologiques alors influentes, la suppression de l'auteur est clairement désignée

⁹ Dictionnaire encyclopédique Quillet.

¹⁰ <http://www.w3c.org>

¹¹ Un document HTML (Hypertext Markup Language) est un document écrit selon les règles spécifiées dans ce langage propre à Internet qu'est HTML, et qui permet principalement de baliser, d'étiqueter les éléments structurels d'un document (titres, paragraphes ...) pour permettre son affichage via une interface de navigation.

¹² Comme en témoigne l'utilisation courante de traitements de textes.

comme une finalité essentielle, comme un enjeu littéraire premier « *L'une des fonctions du langage, et de la littérature comme langage, est de détruire son locuteur et de le désigner comme absent.* » [Genette 69 p.13] L'argumentaire structuraliste est bien entendu à l'origine de la radicalité de la formulation, mais il n'en est pas la seule explication. L'irruption de la linguistique dans le champ des études littéraires y est également pour beaucoup. Là encore, comme ce fut le cas pour le livre, l'avancée des techniques d'analyse et d'investigation et les modélisations théoriques et formelles qui y sont attachées, sonnent le glas de la mythologie sociale dont avait su se parer l'auteur et qui fit de lui l'un des derniers « intouchables » du champ littéraire.

« La linguistique vient de fournir à la destruction de l'Auteur un instrument analytique précieux, en montrant que l'énonciation dans son entier est un processus vide, qui fonctionne parfaitement sans qu'il soit nécessaire de le remplir par la personne des interlocuteurs : linguistiquement, l'Auteur n'est jamais rien de plus que celui qui écrit, tout comme je n'est autre que celui qui dit je : le langage connaît un « sujet », non une « personne », et ce sujet, vide en dehors de l'énonciation même qui le définit, suffit à faire « tenir » le langage, c'est-à-dire à l'épuiser. » [Barthes 84 p.66]

En proie à une herméneutique implacable, l'auteur se vide de sa substance biologique pour devenir un simple relais de la chaîne énonciative. Il ne s'agit bien entendu ici que d'un « point de vue », d'un niveau de focalisation dans l'analyse qui se veut au plus près des mécanismes de génération langagiers, mais ce type d'approche se voit confirmé par l'instrumentalisation croissante de l'ensemble des processus de production de l'ère numérique. Plus précisément, c'est la problématique notion de l'origine qui sert de base à ce nouveau renversement de l'analyse. « Au commencement était le Verbe » : voilà pour l'axiomatique des temps bibliques. « Au commencement du Livre, était l'Auteur. » Voilà pour celle qui se met en place avec l'invention de l'imprimerie. Avec l'entrée dans l'ère numérique et l'assimilation presque complète des techniques informatiques désormais agissantes au cœur même de la textualité, force est de constater que :

« La notion d'origine n'a pas sa place dans la réalité électronique. La production de textes présuppose leur distribution, leur consommation et leur révision immédiate. Tous ceux qui participent au réseau participent aussi à l'interprétation et au changement de ce flot textuel. Le concept d'auteur ne meurt pas : il cesse simplement de fonctionner. L'auteur est devenu un agrégat abstrait qui ne peut être réduit à la biologie ou à la psychologie de sa personnalité. » [Barnes 95]

C'est parce qu'il devient une « simple » fonction, et au moment même où il le devient, que le concept d'auteur cesse de fonctionner, qu'il bascule de l'axe paradigmatique du modèle à celui syntagmatique de l'expérimentation. La globalité qu'il pût un temps prétendre recouvrir ne peut plus se prévaloir d'aucune indépendance par rapport au texte qu'elle produit. A mesure que l'écriture s'ouvre à ce nouvel espace réticulé de la connaissance, à mesure qu'elle se distribue sur les réseaux, personne ne saurait aujourd'hui l'aliéner à une quelconque individualité. « *Donner un Auteur à un texte, c'est imposer à ce texte un cran d'arrêt, c'est le pouvoir d'un signifié dernier, c'est fermer l'écriture.* » [Barthes 84 p.68] La force centripète que lui confère ce nouveau mode de propagation réticulé, rend vaine toute tentative de clôture. Alors que sous le règne de l'imprimerie, les processus d'inscription et de diffusion de l'écrit avaient pour origine une même réalité machinique qui leur imposait une mise en place successive (impression ➔

diffusion → réimpression → ...), la perspective de publication qu'impose le numérique est de l'ordre de l'instantané et du simultané. Et dans cette perspective, l'idée d'auteur ne suffit plus à rendre compte de l'ampleur de l'horizon diffusionnel qui devient une constante intervenant dans l'écriture des œuvres.

Il ne faut cependant pas avoir la prétention de vouloir – et de pouvoir – se défaire d'une notion sous le prétexte qu'elle ne répond plus à la logique du support qui l'a vu naître. Certains des fondements conceptuels qui ont permis de forger cette notion restent non seulement opérants dans les œuvres hypertextuelles, mais plus encore, dans ce monde où les textes évoluent constamment, ils peuvent servir de base à l'élaboration de nouveaux repères – sous certaines conditions d'adaptation – aux assurances de stabilité établies et nécessaires pour contraindre l'appréhension subjective de l'immensité de la masse informationnelle disponible.

« L'auteur rend possible une limitation de la prolifération cancérisante, dangereuse des significations, dans un monde où l'on est économe non seulement de ses ressources et richesses, mais de ses propres discours et de leurs significations. L'auteur est le principe d'économie dans la prolifération du sens. » [Foucault 94 p.811]

La force d'anticipation du discours foucauldien est considérable. En effet, l'étude des solutions les plus innovantes – et tenant compte des contraintes propres aux réseaux – proposées à l'heure actuelle pour arriver à appréhender, de manière individuelle ou collective, la densité sémiotique exponentielle qui se donne à lire sur Internet, montre que le retour à des localisations et à des classifications fonctionnant sur les bases d'une « *auctoritas* » identifiée pourrait constituer l'avenir du web. Ainsi, le dernier né des moteurs de recherche¹³ fonctionne sur un principe de classement qui distingue entre pages d'autorité (authorities) et pages pivot (hubs). L'auteur n'est donc plus ici l'incarnation d'une subjectivité, mais la représentation induite, construite *a posteriori*, de principes collectifs de reconnaissance. En tant que tel, il continue d'être un recours précieux et irremplaçable dans l'analyse.

Ainsi, il apparaît qu'à chaque fois que cette notion d'auteur se trouve pensée, discutée, débattue, que cela soit dans une perspective épistémologique (Foucault) ou plus technique et pragmatique (Google), elle s'efface à chaque fois un peu plus. Pourtant, avec l'entrée de l'hypertexte dans le champ du littéraire, cette présence de l'auteur va se trouver paradoxalement réaffirmée. Dans la littérature classique, tout le processus de lecture, d'interprétation et d'appropriation subjective du texte vise à se libérer de la présence de l'auteur au profit de celle du texte. « **Madame Bovary** » doit exister sans Flaubert. L'auteur peut exister parce qu'il se revendique d'abord comme absent¹⁴. Du point de vue de l'écriture, le premier travail de l'écrivain est là encore – sauf cas particuliers comme celui de la littérature autobiographique – d'affranchir le texte de sa présence qui n'est plus tangible que dans des manifestations certes déterminantes et singulières, mais qui n'en sont pas moins des manifestations « de surface » : il s'agit du style de l'auteur, de l'idiolecte qui le

¹³ à l'époque où nous écrivons ces lignes ... Il s'agit du moteur Google (<http://www.google.com>). Nous reviendrons sur ce principe de classement particulier dans notre typologie des liens. (Chapitre second, point 4.5.1.1. « Approches orientées information »).

¹⁴ laissant à une autre figure, celle du narrateur le soin d'incarner l'une des nombreuses modalités possibles de sa présence au texte (focalisation interne, externe, narrateur omniscient ...)

caractérise, etc. Ainsi sans avoir besoin de prendre parti « pour ou contre » la mort de l'auteur, on peut effectivement parler d'une « autorité par contumace ».

Avec l'hypertexte en revanche, l'auteur est présent à chaque instant, présent à chaque choix, présent derrière chaque forme, derrière chaque nouvel affichage de la page lue ou rencontrée¹⁵. Cette « hyper-présence » est une mise en danger de son autorité – potentielle, supposée ou effective – puisqu'elle instaure le « pacte lectoral » sur la base d'une rénégociation constante de « ce-qui-a-été-écrit, pensé, organisé » et de « ce-qui-va-se-passer, être-dit, être-écrit, être-affiché ». Ce sont les enjeux de cette nouvelle forme d'autorité que nous allons maintenant étudier.

2.3. La fonction plus que la nature.

Le séculaire débat opposant nature et fonction est tout à fait révélateur de l'enjeu du bouleversement que stigmatise l'évolution de la notion d'auteur. Foucault suggérait de repérer « *les emplacements où s'exerce sa fonction* », Barthes évoque le « *fonctionnement* » de la linguistique, et les occurrences de cette idée de fonctionnalité sont encore nombreuses. Après avoir pris acte du changement qui affecte la nature de l'auteur, le problème posé dans le cadre de ce travail n'est pas tant « *de se passer de la référence à l'auteur, mais de donner statut à son absence nouvelle.* » [Foucault 94 p.795] Lorsque semble disparaître ou au moins s'effacer l'un des éléments moteurs d'un mécanisme, la place qu'il laisse ainsi vacante met soudainement en lumière et au premier plan de l'analyse le rôle que cet élément jouait dans le fonctionnement et dans l'organisation générale du mécanisme en question. Le vide laissé par l'absence de l'auteur renforce l'empreinte de la fonction que celui-ci occupait. « *La question que je me suis posée était celle-ci : qu'est-ce que cette règle de la disparition de l'auteur ou de l'écrivain permet de découvrir ? Elle permet de découvrir le jeu de la fonction-auteur.* » [Foucault 94 p.817]

C'est paradoxalement quand elle se décline sur le mode du vide et du manque que la nature profondément structurelle de l'auteur se révèle. Elle semble s'être progressivement organisée autour de fonctions plus élémentaires, alors révélatrices de l'organisation sociale qui présidait à l'élaboration de l'écrit.

« *Le Moyen-Age, lui, avait établi autour du livre quatre fonctions distinctes : le scriptor (qui recopiait sans rien ajouter), le compiler (qui n'ajoutait jamais du sien), le commentator (qui n'intervenait de lui-même dans le texte recopié que pour le rendre intelligible), et enfin l'auctor (qui donnait ses propres idées en s'appuyant toujours sur d'autres autorités).* » [Barthes 66 p.76]

La nature intrinsèque de la fonction-auteur n'existe que dans la succession des intervenants de la chaîne, et il est troublant, à ce stade de notre travail, de remarquer l'analogie existant entre les vertus explicatives de cette typologie et la réalité des fonctions auctoriales dans l'organisation littéraire hypertextuelle. Pour compléter cette typologie, on citera les définitions suivantes de [Chartier 85 p.268] « *l'auctor est celui qui produit lui-même et dont la production est autorisée par l'auctoritas (...). Le lector*

¹⁵ Ainsi dans **I Have Said Nothing** et selon l'aveu de son propre auteur, Jan Yellowlees Douglas, « *certaines personnages meurent dans un scénario et continuent de vivre dans un autre. C'est la manière dont je conçois le monde réel. (...) L'auteur d'hypertexte aujourd'hui peut exercer un contrôle infiniment plus grand sur ce que le lecteur verra ainsi que sur la séquence dans laquelle s'inscrira sa lecture que ne le peut l'auteur de textes imprimés.* » [Amerika 96]

est quelqu'un de très différent, c'est quelqu'un dont la production consiste à parler des œuvres des autres. » et de [Bourdieu 87 p.132] « *La tradition médiévale opposait le lector qui commente le discours déjà établi et l'auctor qui produit du discours nouveau. »* L'un des tout premiers volumes à poser la question de l'auteur, le dictionnaire de Furetière – 1690 – met l'accent sur la dichotomie qui existe entre l'imprimé et le manuscrit, et s'en sert comme principe classificatoire discriminant. « *L'écrivain est celui qui a écrit un texte, qui peut rester manuscrit, sans circulation, tandis que l'auteur est ainsi qualifié parce qu'il a publié des œuvres imprimées (selon dict. de Furetière -1690-).* » [Chartier 97 p.32]

Si l'on opère une relecture de ces typologies au vu des mécanismes actuels qui cernent la production de l'écrit, elles mettent en lumière et confèrent un statut à des entités jusque là mal définies. L'activité du « *scriptor* » peut ainsi rendre compte des nombreuses citations intégrales de textes apparaissant *in extenso* ou sous la forme de renvois (liens hypertextuels) au fil des pages qui constituent le web. Ces longues listes de liens, ces réseaugraphies qui n'ont d'originalité et d'autorité que dans la forme, sont le fait du « *compiler* ». L'activité d'annotation et de commentaire qui consiste à s'approprier un texte existant pour l'enrichir de nouveaux matériaux, de nouveaux liens hypertextuels, correspond à l'activité du « *commentator* » telle que définie par Barthes. Enfin, « *l'auctor* » défini comme donnant ses propres idées en s'appuyant toujours sur d'autres autorités, rend également bien compte de la constitution d'un discours original sur le web, qui ne se fait que dans la continuité et dans l'héritage de discours précédents ou co-occurents.

Si l'on fait de cette typologie une clé pour l'analyse, elle permet non seulement d'avoir une vue originale et exacte de l'organisation réticulée de « l'autorité », de faire émerger un modèle reprenant des paramètres jusqu'ici délaissés faute de formalisation adéquate¹⁶, et de rendre compte de l'émergence de nouvelles disciplines ainsi que de nouvelles approches critiques.

« Ainsi verrions-nous émerger une génétique documentaire de l'ante-génération, ne traitant que les documents servant de matière première au générateur, à côté de laquelle nous trouverions une génétique procédurale ne s'adressant qu'aux diverses versions du générateur et enfin une génétique de la réduction de la surgénération et de la mise en place du texte. Chacune de ces sous-disciplines de la génétique textuelle verrait son objet d'étude légitimé par une facette de la fonction auteur. » [Lenoble 95]

Ces aspects mis en lumière doivent nous permettre de sortir de la confusion qui fausse en le parasitant un certain type de discours critique dans lequel un manque de rigueur terminologique – qui désigne sous le même terme des réalités distinctes – est source d'incompréhension mutuelle et génère de fausses pistes de recherche. Voici une illustration parfaite de ce discours que nous prétendons éviter : « *L'expression sur-utilisée que le lecteur devient le 'co-auteur' de certains jeux d'aventures ou d'hypertextes littéraires comme 'Victory Garden' de Stuart Moulthrop ignore tout simplement le fait que la dichotomie 'émetteur/récepteur' est toujours bien présente. »* [Aarseth 95] Certes la dichotomie « émetteur-récepteur » est toujours présente, mais les fonctions précédemment décrites permettent de faire un choix entre ces deux points de vue, d'isoler la part faite, en chacun d'eux, à l'émetteur et au récepteur. Ainsi, la co-autorité qui est

¹⁶ voir le point 4 de ce chapitre « Emergence de nouvelles subjectivités. »

une topique de ce discours critique inadéquat devient infondée, dès lors qu'elle est remplacée par l'effort conjugué de deux entités distinctes : celle de l'auteur et celle du commentateur par exemple.

2.4. Marques et masques de l'énonciation.

« celui qui parle ne peut se dire. Ils sont foule mais celui qui parle n'est pas parmi eux ... » Tsvetan Todorov, « L'espoir chez Beckett », p.33 in **Revue d'esthétique**, Hors-Série, 1990.

Si nous ne voulons pas risquer de nous voir reprocher le manque de rigueur que nous venons de condamner, il nous faut étayer cette distribution des facettes de la fonction auteur par un questionnement sur l'énonciation, qui permet de les répartir.

« Première question : qui parle ? Qui, dans l'ensemble de tous les individus parlants, est fondé à tenir cette sorte de langage ? Qui en est titulaire ? Qui reçoit de lui sa singularité, ses prestiges, et de qui, en retour, reçoit-il sinon sa garantie, du moins sa présomption de vérité ? Quel est le statut des individus qui ont - et eux seuls - le droit réglementaire ou traditionnel, juridiquement défini ou spontanément accepté, de proférer un pareil discours ? » [Foucault 69 p.70]

Si l'énonciation se manifeste par les marques qu'elle laisse sur le texte, chacune d'entre elles n'est souvent que l'un des masques dont se pare une subjectivité, une instance du discours ici et maintenant produit. L'auteur – quel que soit l'aspect de son activité, de son interaction avec le texte envisagée – ne se définit que dans la co-présence d'une situation d'énonciation. « *Celui qui écrit l'œuvre est mis à part, celui qui l'a écrite est congédié.* » [Blanchot 55 p.10]

C'est le présent de l'écriture qui seul fait autorité, qui fait « l'autorité ». Dès que cesse ce présent, dès que le texte a fini de s'inscrire pour commencer à s'afficher dans un temps qui est maintenant celui de sa lecture, cesse également d'être opérante toute notion d'autorité, devenue parasitaire pour le déploiement du discours. L'hypertexte rend possible des situations de co-présence entièrement neuves et jusque là impensables, qu'il importe donc d'isoler et de formaliser.

« L'auteur d'un message se voit dépris de son autorité sur celui-ci. Son texte s'engage dans une dynamique provoquée par l'ajout d'autres messages. Comme en peinture ou dans les collages surréalistes en quelque sorte, la mise en présence d'éléments (textes, couleurs, formes) engendre une tension due uniquement à cette mise en présence. Il y a dans les conférences électroniques, comme à l'oral, une co-construction du sens dans l'interaction. Si cette co-construction a également lieu à l'écrit, entre un auteur et un lecteur, le lecteur n'a en général pas la possibilité de poursuivre l'élaboration du texte et d'instaurer un dialogue entre l'auteur et le lecteur (ce dernier passe alors du statut de lecteur à celui d'auteur également). » [Hert 95 p.50]

Cette possibilité est aujourd'hui avérée et en passe de devenir une modalité d'écriture à part entière. Ce qu'il reste à énoncer, ce sont les conditions de ce dialogue entre fonctions. Chacune des facettes précédemment évoquées, dans la mesure où elle se donne à voir dans un présent de l'énonciation, fonctionne comme le miroir de notre propre subjectivité. Il faut alors choisir l'orientation à donner au regard critique, pour qu'il ne s'égare pas dans le jeu de reflets réciproques que s'adressent ces fonctions entre elles et qu'il puisse à son tour nous renvoyer l'image provisoirement stabilisée d'un discours en construction, d'un « work

in progress », acquérant ainsi l'adéquation de nature qui lui manquait pour pouvoir rendre compte de l'objet qu'il prétend saisir. « Comme le remarquait Jay Bolter pour la littérature : « La tâche à laquelle nous sommes confrontés en tant qu'écrivains de ce nouveau medium est précisément de découvrir de nouvelles figures efficaces. » » [Clément 95]. Outre le fait qu'il se place délibérément en position d'écrivain et non d'auteur, les figures à découvrir que souligne Bolter sont probablement autant les artefacts rhétoriques et stylistiques propres à toute écriture, que les visages mouvants et masqués de la création littéraire.

2.5. Les enjeux de « l'auctoritas » hypertextuelle.

A trop se diluer dans le miroitement de ses fonctions, à force de courir le risque de son effacement, l'œuvre pourrait se dissoudre si elle ne trouvait ailleurs les ressources qui lui assurent sa cohérence et son homogénéité. Pour autant que ses fonctions se diversifient et quels que soient les masques qu'il choisit de revêtir, l'auteur demeure, sous certaines conditions, une force motrice de la création littéraire. On sort ici de la sphère énonciative – qui se veut au plus près du texte – pour entrer dans la dimension sociologique. De ce point de vue, l'aspect téléologique de toute création, littéraire ou non, reste pertinent et il est sous-tendu par cette incarnation d'une volonté à l'œuvre qu'est la figure de l'Auteur.

« L'auteur est véritablement un créateur, mais en un sens tout différent de ce qu'entend par là l'hagiographie littéraire ou artistique. Manet, par exemple, opère une véritable révolution symbolique, à la façon de certains grands prophètes religieux ou politiques. Il transforme profondément la vision du monde, c'est-à-dire les catégories de perception et d'appréciation du monde, les principes de construction du monde social, la définition de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas, de ce qui mérite d'être représenté et de ce qui ne le mérite pas. » [Bourdieu 87 p.176].

Les individualités à pouvoir revendiquer le titre d'auteur tel que l'entend Bourdieu ne sont évidemment pas légion. A moins bien entendu que l'on entende par auteur, la somme de ces individualités que draine dans son sillage la notion d'« hypercortex » dont parle Lévy. Mais cela équivaldrait à retomber dans une autre mythologie, et quand bien même celle-ci serait un réconfort commode pour la pensée, la construction du sens sur les réseaux nous semble relever de processus plus pragmatiques qui seront analysés au fur et à mesure de ce travail. Il reste que la plupart des œuvres hypertextuelles collaborent effectivement à l'érection de « nouveaux principes de construction du monde social », qu'elles offrent – à des degrés de qualité divers – une vision « transformée » du monde, et qu'elles altèrent de manière parfois radicale nos catégories de perception – par l'utilisation qu'elles font des images, par les composantes temporelles et cinétiques qui deviennent des matériaux à la disposition de l'auteur ... – .

Même lorsque, dans ces hypertextes, la figure de l'auteur est un programme informatique faisant office de générateur de texte, même lorsque ne lui est plus dévolue que la fonction « d'ingénieur » de texte, les contraintes qu'il définit et l'horizon de signifiante qu'il dessine sont, à ce jour, des raisons suffisantes pour ne pas pouvoir extraire définitivement de l'œuvre la composante humaine.

« L'auteur, caché, à l'évidence, ne conçoit pas ses textes. Prenant des décisions abstraites, il est un « ingénieur » du texte qui ne peut mesurer les fonctionnements de son ouvrage que lorsqu'est construit l'ensemble de la machine. C'est en ce sens aussi que cette littérature est inadmissible : ce, qu'au mieux, il conçoit, ce sont des virtualités de textes, quelque chose comme un schéma de littérature encore inexistante, des mises en scène plausibles de textes virtuels. Il planifie des conditions, des contraintes : rouages, calculs, prévisions ... programmes ... » [Balpe 96]

Car quelles que puissent être les performances de générateurs ou de systèmes experts fonctionnant sur les principes de l'intelligence artificielle, toutes les entreprises de génération aléatoire et non finalisée de textes restent vaines ou n'ont qu'un simple – mais cependant remarquable – intérêt technique ou rhétorique. Il leur manquera toujours cette part irréductible du libre arbitre que constitue la volonté de faire, la volonté de se mettre à l'œuvre¹⁷. La technique, les potentialités littéraires offertes par l'hypertexte, demeurent entre l'artefact et l'artifice. C'est dans la claire conscience de cette limite que la figure de l'auteur acquiert une humilité nouvelle, en dehors cette fois de toute mythologie sociale ou fantasmée. *« Il n'y a pas de sens préétabli, mais il y a quelqu'un pour le regretter indéfiniment. (...) Barthes (...) place l'écrivain – de fiction et de critique – dans la position d'une maîtrise qui refuse d'être un pouvoir, d'un maître qui n'oriente pas mais désoriente celui qui cherche ses leçons. » [Reichler 89 p.8]*

L'auteur d'hypertexte est dans ce cas. Cette maïeutique de la désorientation est la condition première de l'élaboration d'une situation dialogique où le sens pourra se construire dans une plénitude de l'interaction jusqu'alors impossible à atteindre. *« Je suis le monarque des choses que j'ai dites et je garde sur elles une éminente souveraineté : celle de mon intention et du sens que j'ai voulu leur donner. » [Foucault 72 p.10]*

« Le roi se meurt ».

2.6. Le paradigme de l'énonciation : vers des logiques de l'interaction.

« L'auteur, celui qui a l'autorité, n'a cette autorité que parce qu'il définit la trajectoire et il ne peut être que le seul à la définir. Tout autre attitude de lecture conduirait à une dangereuse confusion des rôles : l'intentio lectoris ne joue que sur les absences de l'intentio auctoris et cela dans la mesure où l'extrême complexité des phénomènes fractals interdit à tout auteur de prétendre, à tout moment, maîtriser tous les événements intervenant de façon dynamique sur la trajectoire de la flèche. Paradoxalement, si l'intentio lectoris dispose d'importantes marges de manœuvre, c'est que l'intentio auctoris est faible, et donc, d'une certaine manière, que le texte lu est un texte moins représentatif dans l'échelle implicite de la littérarité. » [Balpe 97c]

C'est cette échelle implicite de la littérarité qu'il importe de redéfinir, et c'est bien par rapport à elle qu'il importe de se repositionner en inventant de nouveaux modèles, en y ajoutant de nouvelles dimensions, tout en étant attentif à préserver une cohérence à la vision d'ensemble ainsi produite. C'est l'un des buts que nous nous sommes fixés dans la première partie de ce travail, et nous venons de décrire les instances et les subjectivités rattachées à l'une des notions fondamentales de cette échelle : celle d'auteur.

¹⁷ voir le point 7 de ce chapitre « Générateurs de textes »

Nous allons maintenant nous intéresser à la figure qui entretient avec celle-ci un mode de coexistence empreint des complicités et des contradictions de toute relation gémellaire : celle du lecteur¹⁸.

¹⁸ sur ces questions que nous continuons à développer dans le cours de ce travail, on consultera également [Gaudard 89 pp.442-444] repris dans [Gaudard 93].

3. Lecteur(s) et lectures.

« Supposons que vous disposiez d'un enregistrement normal de Glenn Gould lui-même jouant un concerto de Mozart. Cet enregistrement n'est pour vous qu'un point de départ, une matière brute que vous pouvez manipuler à votre guise. Sur votre tourne-disque futuriste, vous avez tout un tas de boutons qui permettent de ralentir ou d'accélérer la musique ad libitum, de contrôler le volume de chacune des parties de l'orchestre, et même de corriger les violonistes lorsqu'ils jouent d'un ton trop bas ! Vous avez en fait remplacé le chef d'orchestre, avec des commandes à portée de main pour ajuster dynamiquement tous les aspects de l'exécution. Quand vous en arrivez là, le fait qu'à l'origine un certain Glenn Gould jouait du piano n'a plus guère d'importance ... C'est vous qui avez pris les choses en main, c'est vous l'interprète maintenant. » [Hofstadter 88 p.223]

Par cette image, Hofstadter vise à étayer sa thèse selon laquelle les « *variations sur un thème* » sont la véritable essence de la créativité ; nous l'employons ici parce qu'elle nous paraît révélatrice à plus d'un titre. D'abord elle rend bien compte de la confusion qui est souvent faite en abordant ces problématiques « auteur-lecteur » dans une optique littéraire, de la confusion donc entre « auteur » et « interprète ». Il faut en effet clairement distinguer le cas où un texte offre à son lecteur la possibilité d'une co-autorité, et ceux où il laisse tout au plus ouvert un éventail d'interprétations (herméneutique) le plus large possible. Pour autant que le « lecteur-interprète » dispose de possibilités techniques permettant d'orchestrer cette ou ces interprétations il n'en demeure pas moins un lecteur, et certainement pas un « auteur ».

Cette confusion entre auteur et interprète (Mozart et Gould pour reprendre l'exemple) est d'autant plus frappante qu'Hofstadter lui-même la commet : quand il affirme « *C'est vous l'interprète maintenant* », il fait référence non plus à l'auteur du concerto (Mozart), non plus à son interprète (Glenn Gould), mais à une tierce personne, à une troisième voie de l'énonciation de l'œuvre, le chef d'orchestre. Or ce dernier, indépendamment de toute considération esthétique, peut être considéré comme « l'auteur d'une interprétation ». C'est-à-dire que sa responsabilité auctoriale (auctoritas) n'est engagée « que » dans le cadre d'une session temporelle d'enregistrement.

L'approche littéraire de ces phénomènes dans un cadre hypertextuel doit donc à notre sens se prémunir avec force de ces glissements sémantiques¹⁹ entre toutes les instances d'énonciation qui gravitent autour de l'œuvre, entretenant avec elle un quelconque lien d'autorité. A cette fin, après avoir décrit ici les visages traditionnels qu'emprunte la figure du « lecteur » et la manière dont ceux-ci peuvent être déclinés dans un cadre hypertextuel, nous envisagerons la manière dont de nouvelles instances et de nouvelles dimensions peuvent être ajoutées à « *l'échelle implicite de la littérarité* » dont parlait Balpe.

En guise de préalable, rappelons qu'après une première vague d'engouement quasi-dogmatique pour ce qui apparaissait alors – à juste titre mais sans en soupçonner les difficultés – comme une extraordinaire possibilité d'impliquer le lecteur au cœur même des processus d'écriture²⁰, l'opinion radicalement inverse se

¹⁹ [Rau 00] à propos des rapports auteur-lecteur, rappelle sous forme de comparaison qu'un gastronome n'est pas nécessairement un cuisinier, signifiant qu'il peut y avoir une lecture « *intelligente* », « *inventive* », « *compréhensive* » sans qu'il y ait nécessairement co-écriture.

²⁰ et en surestimant d'ailleurs souvent le désir de celui-ci d'être impliqué de la sorte, ou à tout le moins en instrumentalisant ce désir à la manière d'un alibi littéraire servant à justifier l'existence de certaines approches.

mit progressivement en place. Ainsi comme l'explique [Rau 00] lorsque l'on interroge la plupart des « authentiques » lecteurs d'hypertextes – à savoir ceux qui ont déjà fait de manière directe et concrète l'expérience de lecture-navigation d'une œuvre hypertextuelle et pas simplement navigué sur le web – ils s'avouent dans leur immense majorité plutôt frustrés ; ils se sentent déroutés, perdus et en tout état de cause bien loin d'être les co-auteurs de cet hypertexte qui leur est le plus souvent délicat à appréhender. « *La plupart des critiques d'hypertextes de la deuxième génération exigent même que l'hypertexte impose plus de restrictions sur le texte et le lecteur que cette bonne vieille écriture fictionnelle linéaire.* »

Les tenants de la première opinion étaient la plupart du temps à la fois auteurs et lecteurs, la distribution, l'accès et l'utilisation à des fins littéraires des outils et systèmes hypertextes étant à l'époque (première moitié des années 80) fort peu répandu en dehors de quelques cercles universitaires. L'accès à ces outils d'un public de lecteurs « traditionnels » n'ayant la plupart du temps aucune habitude des codes et habitus cognitifs de la lecture sur écran²¹ – *a fortiori* de celle d'un hypertexte – et le côté souvent volontairement « expérimental » ou « initiatique » de la littérature hypertextuelle suffisent à expliquer ce retournement d'opinion. Nous tenterons ici de démontrer comment l'acquisition de quelques codes simples peut faciliter la transition entre ces deux mondes.

Tout acte d'écriture, finalisé ou non, relevant ou non de la marque d'une autorité reconnue, se prolonge dans l'accomplissement d'une lecture. Celle-ci met en œuvre des mécanismes complexes de déchiffrement, d'appropriation, de compréhension ; elle est au moins aussi dépendante du support que l'écriture, et les nouvelles modalités qui se mettent en place avec l'hypertexte confèrent au lecteur des niveaux d'implication jusque là jamais atteints. « *Car la lecture, la plus civilisée des passions humaines a une histoire, où interfèrent celle, littéraire et scientifique de l'écrit ; celle, sociale, de l'alphabétisation ; celle, technique, de l'objet livre et de l'imprimerie ; celle, économique, de l'édition.* » [Chartier 98 p.13]

Les réalités qui permettent de cerner l'acte de l'écriture en même temps que la figure du lecteur sont complexes et l'unique certitude du chercheur est qu'elles ne peuvent l'être que dans la globalité : « *Comme nous l'avons appris de la recherche dans l'histoire du livre, nous ne pouvons comprendre la lecture sans prendre en compte, dans son entier, le système que nous avons construits pour la rendre possible.* » [Lavagnino 95]

Ici encore nous voulons commencer l'approche de ce rapport si particulier au texte que constitue la lecture et derrière elle les individualités qui la fondent (lecteurs), par sa définition, afin de l'appréhender dans sa complexité. Le dictionnaire nous apprend que le lecteur est tour à tour et simultanément : « *celui, celle qui lit à haute voix devant d'autres personnes* » et plus globalement « *toute personne qui lit un ouvrage quelconque.* » Cependant la variabilité en contexte de ce concept fait apparaître un large spectre de « possibles » que l'hypertexte va venir fixer comme spécificités. Ainsi, dans divers ordres religieux, « *les régents, les docteurs qui enseignent la philosophie, la théologie sont qualifiés de lecteurs.* » En typographie,

²¹ Voir chapitre trois, point 1 « L'écran : dialogue du corps et du texte ».

le lecteur est un simple « *correcteur d'épreuves* », et si l'on s'aventure dans le domaine de la technique, de l'électroacoustique, « *le lecteur est un transducteur permettant d'obtenir un signal sonore ou électrique à partir d'un enregistrement sur disque, sur bande magnétique, sur film ...* »²² L'instrumentalisation de sa fonction (tour à tour théâtre de l'oralité, simple correcteur ou encore relais technique de déchiffrement) semble se poursuivre dans la dernière spécification de la norme HTML²³ puisque que l'on n'y trouve pas de définition du « lecteur » mais de « l'utilisateur » : « *Un utilisateur est une personne qui interagit avec un agent-utilisateur [user-agent] pour voir, entendre ou utiliser un document HTML.* » Cette définition est complétée par celle-ci : « *Agent utilisateur HTML : tout dispositif qui interprète des documents HTML. Les agents-utilisateur incluent les navigateurs visuels et non-visuels, les robots de recherche, les proxies ...* ».

Il est ici intéressant de constater que l'utilisateur ne fait « qu'interagir » et que la dimension de l'interprétation semble reléguée vers la technique, vers l'interface (« *agent utilisateur* »). La réalité des pratiques socio-culturelles devance cependant toujours les normalisations successives qui veulent en rendre compte et la modification des habits de lecture n'échappe pas à cette règle. Il ne s'agit en aucun cas d'une réalité abstraite comme celle de l'écriture pouvait le paraître à ceux n'en ayant jamais fait l'expérience mais d'un environnement quotidien : quiconque a fait l'expérience de la lecture d'un hypertexte a mis en place toute une série d'activités pouvant paraître annexes mais qui occupent progressivement le premier plan : regarder des images, des icônes, faire défiler du texte (scrolling), naviguer et s'orienter dans une animation, entendre une illustration sonore ... Ces activités posent le problème de la mise en place d'une terminologie pour définir le statut de l'individu lisant (lecteur, spectateur, utilisateur) et celui, corrélé, de la définition des tâches cognitives associées. Le premier travail sera entrepris dans cette partie. Le second sera développé dans la continuité de ce travail.

Remarquons que toutes ces activités font partie d'un environnement habituel, même s'il n'était jusqu'ici jamais à ce point confondu, condensé, rassemblé en un support unique : le fait d'ouvrir un livre illustré tout en écoutant un disque ne constitue pas à proprement parler une expérience hypertextuelle, mais souligne la remarquable capacité de notre cerveau à gérer simultanément plusieurs tâches mettant en œuvre plusieurs sens, et ce dans plusieurs environnements. Le niveau de mise en place de ces aptitudes cognitives et la transparence dans laquelle elle se fera ou non, constitue un enjeu essentiel pour la réussite de l'hypertexte comme forme et comme support. A ce titre, il est véritablement une *praxis*, une application idéalisée du fonctionnement de l'esprit humain qui se donne à lire dans l'acte de lecture. A la double assertion de [Bush 45] selon laquelle l'esprit humain fonctionne par associations et qu'il importe de se rapprocher au maximum de ce modèle, l'étymologie de la lecture répond comme un écho : lecture vient de « *legere* » qui signifie « *lier* » en latin, ce qui a donné *inter-legere* d'où l'on a tiré « *intelligence* » ; et puisque l'étymologie de texte est « *tissu* » il est permis, en filant la métaphore, de constater et d'affirmer que le lecteur entretient avec les

²² Toutes ces définitions sont extraites du dictionnaire encyclopédique Quillet.

²³ Accessible depuis le site du consortium w3 (<http://www.w3c.org>)

significations du texte un rapport privilégié qui se rapproche par bien des aspects de celui qui caractérise l'auteur.

Certains, comme [Lévy 88 p.44], n'ont pas hésité à franchir le pas en affirmant : « *Depuis l'hypertexte, toute lecture est un acte d'écriture.* » A ce stade, cette affirmation nous paraît encore un peu péremptoire comme le montrent les approches collaboratives ou coopératives de la lecture que nous allons développer. Pour rendre à cette sentence toute son exactitude, il faudrait postuler que certaines œuvres (toutes les œuvres ?) sont des hypertextes en puissance, des hypertextes qui s'ignorent ... En évitant de sombrer dans la tautologie, il nous paraît par contre légitime de suivre [Lévy 88 p.41] quand il affirme : « *L'hypertexte, l'hypermédia ou le multimédia interactif poursuivent donc un processus déjà ancien d'artificialisation de la lecture.* » Lecture artificielle à force d'être instrumentalisée, lecture qui instrumentalise à force d'être pensée en termes d'artifices, tour à tour puis simultanément instrument et artifice, c'est l'histoire de cette dualité que nous voulons raconter. Nous montrerons que les divers degrés de collaboration et/ou de coopération unissant auteur et lecteur, combinés à ces nouveaux matériaux hypertextuels que sont le temps et le mouvement, permettent de dresser une première esquisse typologique de la réalité littéraire de l'hypertexte et de celle, plus globale, de son appréhension et de son inscription au cœur des pratiques et des discours. Ils permettent également d'isoler un certain nombre de fonctions qui viendront compléter les divers aspects déjà traités de la fonction-auteur et dessineront les limites d'un territoire lectoral qu'il restera à investir et à distribuer autour de la plus changeante de toutes les figures jusque-là évoquées : celle du texte.

3.1. Logiques de l'interaction : le sujet supposé.

« Du 19 juin 1842 au 15 octobre 1843, le public est suspendu à la parution du *Journal des débats* qui publie **Les Mystères de Paris** : 147 feuilletons qui obtiennent un succès sans précédent et déchaînent les affects. Son auteur, Eugène Sue (1804-1875), reçoit un abondant courrier des lecteurs. L'interaction entre l'écrivain et le public amène le premier à infléchir tel ou tel développement de l'intrigue, à y incorporer des éléments de l'actualité, brouillant chaque fois plus la frontière entre la réalité et la fiction. « Il avait commencé un feuilleton. Il se proposait, voulant faire flèche de sa connaissance de l'argot, de décrire les hors-la-loi, les bas-fonds, la pègre d'une ville grandie trop vite et qui nourrissait le chancre du crime avec une arrogance superbe. Mais son projet se modifie, le gauchissement du roman le prouve, et ce n'est plus le bandit sinistre qui tient le devant de la scène, mais le prolétaire malheureux. » » [Mattelard 97 p.312]

Cette interaction qui fonctionne sur le mode réactif, est si forte qu'elle peut apparaître comme l'ancêtre des situations d'écriture hypertextuelle dans la mesure où elle est avérée, reconnue et surtout intégrée au cœur même du mécanisme de l'écriture. L'interaction entre auteur et lecteur n'est plus un simple horizon de l'analyse (horizon si commun qu'il en devient un poncif) mais l'une des réalités tangibles, mesurables de l'écriture. Peu importe alors les querelles de critiques ou d'écoles visant à faire la preuve de l'intention dans l'acte d'écrire ou de la totale gratuité de ce dernier. Nous nous plaçons ici à un niveau d'interaction qui n'a plus rien à voir avec le message, pas plus d'ailleurs qu'avec la forme : à la manière de la

captatio benevolentiae de la rhétorique classique, il s'agit ici de se concentrer sur l'attention, c'est-à-dire – conformément à l'étymologie du terme *attendere* – sur la finalité qui inaugure le discours, qui le sous-tend et qui le clôt²⁴ aussitôt qu'elle est captée par son destinataire. « *Cette dynamique de la lecture a forcément des répercussions sur la mise en texte, tant le scripteur a tendance à moduler sa réflexion sur la forme d'attention qu'il s'attend à recevoir.* » [Vandendorpe 99 p.11]

Pour expliquer cette interaction si particulière, nul n'est besoin de théoriser et il suffit d'opter pour un point de vue très pragmatique : la figure de l'auteur et du lecteur se confondent dans l'acte d'écrire²⁵ pour la seule raison que l'écrivain EST son premier lecteur. « (...) *face au texte, l'écrivain se trouve dans la même situation que l'éventuel lecteur ; le texte s'offrant toujours à nous tel que nous pouvons le lire. Il est, à chaque fois, le texte de notre lecture, c'est-à-dire un nouveau texte.* » [Jabès 75 p.132] Une fois abolie l'antériorité de l'acte d'écrire, la temporalité qui semble dissocier les tâches respectives de l'un et de l'autre se rassemble, se condense et se contracte dans le présent de l'écriture, dans cette instantanéité cognitive où l'auteur se lit en train d'écrire à la manière de ce tableau d'Escher des **Mains dessinant**. C'est dans cette si particulière dimension de la temporalité vécue comme « session » que se déploie l'écriture hypertextuelle.

« L'écrivain n'est libre de son écriture que par l'usage qu'il en fait : c'est-à-dire par sa propre lecture. Comme si écrire avait pour but, en somme, à partir de ce qui a été écrit, d'instaurer la lecture de ce qui viendra s'écrire. Par ailleurs, ce qui a été écrit n'étant lu qu'en train de s'écrire, est constamment modifié par cette lecture. » [Jabès 75 p.16]

La figure emblématique de ce phénomène serait celle du palimpseste, débarrassé de sa dimension diachronique au profit d'une quasi-simultanéité de l'interaction. Là encore, auteur et lecteur se rapprochent un peu plus : sitôt leur empreinte laissée, sitôt la marque faite, ils empruntent le masque de l'autre. Au fur et à mesure de la mise en place et de l'appropriation individuelle des techniques d'écriture hypertextuelles, se déploie en parallèle la tentation de l'unicité qui veut que « *nous ne parl[i]ons jamais qu'une seule phrase que seule la mort vient interrompre.* » [Chomsky 77 p.30] Avec l'écriture en réseau, avec les pratiques collaboratives d'écriture²⁶, la mort n'est plus une limite en soi, elle cesse d'être une clôture puisque le texte collectif du « *grand hypertexte* » – comme l'appelle Lévy – continue de se déployer. Dès lors, à la manière des trous noirs dont l'opacité vient de la trop grande masse d'énergie qu'ils contiennent, la fulgurance et l'instantanéité des interactions en cours, en se coupant des individualités qui l'instaurent pour prendre corps dans le collectif, se donnent à lire comme éternelles, comme infinies. C'est ce raccourci, cette fantastique contraction du continuum spatio-temporel de la création littéraire qu'avait très tôt prophétisés [Borges 51 p.8], fasciné par les méandres qu'implique la figure de l'infini : « *Lire est, pour le moment, un acte postérieur à celui d'écrire.* » Depuis l'hypertexte, ce n'est plus le cas.

²⁴ cette clôture est celle d'une « session », c'est-à-dire d'une temporalité abstraite, non-linéaire, reproductible ; elle n'est plus celle, définitivement linéaire, du temps qui passe. Par clôture nous entendons ainsi un moment au-delà duquel cette finalité inaugurale du discours le renvoie à lui-même, lui donnant une nouvelle résonance.

²⁵ [Gaudard 93]

²⁶ Voir les points suivants 3.2 « La lecture comme coopération » et 3.3. « La lecture comme collaboration ».

A compter de ce moment, il devient évident que l'assertion de cet autre visionnaire que fut Otlet, « *Le livre n'existe qu'en fonction du lecteur.* »²⁷ devient avérée. L'énonciation cesse d'être un paradigme explicatif auto-suffisant pour devenir l'expression d'une contingence jusqu'alors seulement pressentie dans l'étymologie du texte, et maintenant révélée.

« (...) un texte est fait d'écritures multiples, issues de plusieurs cultures et qui entrent les unes avec les autres en dialogue, en parodie, en contestation ; mais il y a un lieu où cette multiplicité se rassemble, et ce lieu, ce n'est pas l'Auteur, comme on l'a dit jusqu'à présent, c'est le lecteur : le lecteur est l'espace même où s'inscrivent, sans qu'aucune ne se perde, toutes les citations dont est faite une écriture ; l'unité d'un texte n'est pas dans son origine, mais dans sa destination, mais cette destination ne peut plus être personnelle : le lecteur est un homme sans histoire, sans biographie, sans psychologie ; il est seulement ce quelqu'un qui tient rassemblées dans un même champ toutes les traces dont est constitué l'écrit. » [Barthes 84 p.69]

Nous avons déjà remarqué que les définitions du « lecteur-utilisateur » d'hypertexte figurant sur le site du consortium W3 mettaient l'accent sur son interaction fondatrice avec le texte par l'intermédiaire d'un navigateur ou de tout autre dispositif (« *device* ») capable de lire un document HTML. Concernant l'hypertexte, l'interaction passe nécessairement par l'interface, et qu'est-ce que l'interface du web sinon cet « *espace (...) où s'inscrivent, sans qu'aucune ne se perde, toutes les citations dont est faite une écriture* » ? Une autre boucle de récursivité se ferme. Il nous reste à en étudier toutes les modalités. L'hypertexte offre à la critique, à la littérature, l'exemplaire démonstration selon laquelle « (...) un texte postule son destinataire comme condition sine qua non de sa propre capacité communicative concrète mais aussi de sa propre potentialité significatrice. » [Eco 85 p.64]

3.2. La lecture comme coopération.

« *Le lecteur ne s'ajoute pas au livre, mais il tend d'abord à l'alléger de tout auteur.* » [Blanchot 55 p.256]

Ce qu'il nous reste à définir, à caractériser, ce sont les modalités qui font de ce va-et-vient constant entre l'auteur et le lecteur une interaction au sens propre. Elles sont essentiellement de deux ordres : coopératives et collaboratives. Chacun de ces aspects, depuis toujours au cœur des préoccupations littéraires, prend avec l'hypertexte une signification plus forte, plus opérante et peut être utilisée pour tenter de comprendre ce que sera l'avenir de la littérature électronique.

3.2.1. Introspection.

Tout comme l'écriture, l'acte lectoral comporte diverses modalités. Du fait de l'attention, de l'investissement et de l'implication qu'il réclame du lecteur, il suggère en même temps qu'il autorise la mise en place d'une démarche **introspective**. Et cette introspection relève d'une coopération : tout écrivain dispose d'une grande expérience de la lecture, et écrit avec constamment présente à l'esprit cette possibilité offerte de cheminer un peu plus avant à l'intérieur de soi-même : « *Chaque lecteur est, quand il lit, le propre*

²⁷ Cité par [Auffret & Israël 99]

lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument d'optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. » M. Proust²⁸. Le processus qui se met alors en place pour ce qui concerne la part du lecteur est clairement d'ordre psychanalytique²⁹. Il s'agit d'un dévoilement du sujet lisant, orchestré plus ou moins explicitement par ce qui est donné à lire. Or, comme ce qui est donné à lire est lui-même le reflet d'une volonté de dévoilement – maîtrisée ou non – de l'écrivain, la maïeutique qui se met en place se décline sur plusieurs niveaux, sur plusieurs échelles : le va-et-vient qui réunit en un texte ou en un livre le lecteur et l'écrivain n'est pas un simple « aller-retour » mais une ligne brisée de récursivité qui se moule sur les nombreux ricochets que le regard porté sur soi par l'un ou par l'autre de ces acteurs imprime au discours. La coopération, même si elle ne devait concerner que le rapport à un livre unique, se fait à l'échelle du réseau et non pas, comme le suggère [Jabès 91 p.87] à celle d'une communication duelle : « *Tout lecteur est l'élu d'un livre.* » Et ce réseau ne demande qu'à se densifier, à s'étendre, à se réticuler davantage, car la trace laissée par les lectures antérieures est toujours fortement présente et conditionne et oriente à son tour les lectures à venir. « *Lire, ce serait donc faire émerger la bibliothèque vécue, c'est-à-dire la mémoire des lectures antérieures et des données culturelles. Il est rare qu'on lise l'inconnu.* » J.-M. Goulemot³⁰

3.2.2. Exo-spection.

Lecture de soi, lecture de l'autre, lecture attentive, lecture attentionnelle ... L'introspection seule ne saurait rendre compte de toutes les brisures, de tous les reflets du regard. La complexification et la densification qu'impose le réseau dans lequel est engagée la lecture, dilate jusqu'à le faire imploser l'espace dans lequel elle s'applique. « (...) *la lecture comme un espace propre d'appropriation jamais réductible à ce qui est lu (...).* » [Chartier 85 p.282] Le regard n'est plus seulement tourné vers soi, vers la perception d'une intériorité, mais il s'ouvre et nous autorise à parler **d'exo-spection** : le texte, le livre, le discours, tous ces objets de lecture s'offrent à nous sous des modalités de l'ordre du panoramique que le regard d'un seul ne suffit plus à embrasser. Si l'individu demeure bien entendu au centre de la relation qui s'établit dans le texte entre l'auteur et le lecteur, il est en même temps le support offert au regard de toute une collectivité : collectivité de chercheurs en génétique textuelle ayant mis au jour dans une édition les différents états de génération du texte qu'il est en train de lire, collectivité de lectures – et de lecteurs – qui ont amené l'hypertexte qu'il parcourt à son état actuel de développement et d'achèvement, mémoire collective des lectures antérieures qui auréolent le texte en le connotant de manière négative ou positive, collectivité des sessions de lecture accessibles via la fonction « historique » présente dans les navigateurs, etc.

« Comme un chercheur de laboratoire, le lecteur, sans cesse, est confronté à une infinité de variations sous lesquelles, peu à peu, il est amené à ne lire que le concept qui les domine. La lecture

²⁸ cité par [Minsky 88 p.475]

²⁹ certains auteurs n'hésitant pas à pousser cette approche psychanalytique de la lecture jusqu'à son terme : le transfert. Ainsi pour M. Joyce, cité par [Rau 00] : « *Une hyperfiction est comme une histoire d'amour : deux personnes se rencontrent. Elles tombent amoureuses. Elles se disputent et se séparent. Elles se réconcilient.* »

³⁰ cité par [Chartier 85 p.121]

en devient lecture de la lecture, lecture de sa subjectivité et non plus recherche de la subjectivité dans la lecture. » [Balpe 97d]

3.2.3. In-spection.

Evoquer la lecture, le lecteur, c'est invoquer une foule de sujets, de subjectivités : sujet du texte, subjectivité de l'auteur autant que du lecteur, auteur lisant son texte ou le donnant à lire, lecteur écrivant l'hypertexte en le lisant, etc. Et c'est cette rencontre, cette confluence de subjectivités qui va opérer, au cœur de la lecture, un nouveau « renversement dialectique » :

« Paradoxe du lecteur : il est communément admis que lire, c'est décoder : des lettres, des mots, des sens, des structures, et cela est, incontestable; mais en accumulant les décodages, puisque la lecture est de droit infinie, en ôtant le cran d'arrêt du sens, en mettant la lecture en roue libre (ce qui est sa vocation structurelle), le lecteur est pris dans un renversement dialectique : finalement, il ne décode pas, il sur-code; il ne déchiffre pas, il produit, il entasse des langages, il se laisse indéfiniment et inlassablement traverser par eux : il est cette traversée. » [Barthes 84 p.47]

La modalité du regard qui est ici impliquée est celle de **l'in-spection**. La vision est emprisonnée dans un jeu de miroirs dont elle ne sortira plus. En ce sens elle est conforme au statut si particulier de l'hypertexte qui est d'abord un texte sur écran : la lumière – condition première de sa lisibilité – n'est plus réfléchie mais projetée, le texte est affiché avant que d'être vu. Il ne s'agit plus de se porter au dedans du texte, mais d'être à l'intérieur du texte. Il ne s'agit plus de regarder à l'intérieur mais de regarder depuis l'intérieur. Placé, de fait, au cœur du texte, le regard devient le point focal de son déploiement, un point qui se caractérise par les propriétés de l'aleph borgésien : « (...) un aleph est l'un des points de l'espace qui contient tous les points. (...) Le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus de tous les angles. » [Borges 67 p.201]

Introspection, exo-spection et in-spection sont les trois modalités essentielles qui régissent les mécanismes performatifs complexes de l'hypertexte.

3.3. La lecture comme collaboration.

« Par quoi l'on voit que l'écriture n'est pas la communication d'un message qui partirait de l'auteur et irait au lecteur ; elle est spécifiquement la voix même de la lecture : dans le texte, seul parle le lecteur. » [Barthes 70 p.145]

Les auteurs – critiques, psychologues, historiens ... – s'étant penchés sur la complexité des mécanismes en jeu dans la lecture sont pléthore. Rares sont ceux qui s'aventurèrent, à l'instar de Barthes, à esquisser une typologie : celui-ci isole trois modes privilégiés auxquels la réalité de l'hypertexte va donner un sens nouveau et opérant et qui nous semblent pouvoir être regroupés sous l'intitulé commun d'approches collaboratives au sens étymologique du terme, c'est-à-dire celui d'un travail commun, d'une co-élaboration, d'un co-labor :

« Il me semble qu'il y a, en tout cas et au moins, trois types du plaisir de lire (...). Selon le premier mode, le lecteur a, avec le texte lu, un rapport fétichiste : il prend plaisir aux mots, à

certaines mots, à certains arrangements de mots; (...) ce serait là un type de lecture métaphorique ou poétique. (...) Selon le second mode, qui est à l'opposé, le lecteur est en quelque sorte tiré en avant le long du livre par une force qui est toujours plus ou moins déguisée, de l'ordre du suspense : le livre s'abolit peu à peu et c'est dans cette usure impatiente, emportée, qu'est la jouissance; il s'agit, bien entendu, principalement du plaisir métonymique de toute narration (...). Enfin, il y a une troisième aventure de la lecture (...) : c'est, si l'on peut dire, celle de l'Écriture; la lecture est conductrice du Désir d'écrire (...); ce n'est pas du tout que nous désirions forcément écrire comme l'auteur dont la lecture nous plaît ; ce que nous désirons, c'est seulement le désir que le scripteur a eu d'écrire, ou encore : nous désirons le désir que l'auteur a eu du lecteur lorsqu'il écrivait, nous désirons le « aimez-moi » qui est dans toute écriture. » [Barthes 84 p.44]

Les deux premiers modes décrits peuvent apparaître comme fortement connotés : ils semblent hériter clairement des propriétés des genres littéraires établis : le rapport fétichiste est explicitement rattaché au genre poétique, et le rapport métonymique s'apparente au roman. La « troisième aventure de la lecture » nous paraît en revanche devoir être caractérisée plus précisément. Les modes opératoires de l'hypertexte (voir les parties suivantes) nous fourniront les éléments suffisants à l'analyse. C'est dans ce cadre que vont prendre corps les modalités que nous allons maintenant décrire. En effet, la revendication par le lecteur de ce sentiment puissant du « désir d'écrire » reste vaine s'il ne peut s'impliquer concrètement, matériellement dans l'acte d'écriture.

3.3.1. Prolongement de l'écriture.

Cette implication du lecteur est préparée par les modalités du regard que nous venons d'évoquer : la pulsion scopique qu'appelle et fait naître toute narration et le jeu de miroirs où le regard s'emprisonne dans l'hypertexte, sont les premières conditions nécessaires pour que le palier qui mène du *spectare* au *scribere* soit franchi. En ce sens, la lecture collaborative passe d'abord par la conscience qu'elle a d'être un prolongement de l'écriture.

« (...) la lecture, qui se développe dans la durée, devra pour être globale, se rendre l'œuvre simultanément présente en toutes ses parties ... Le livre, semblable à un « tableau en mouvement », ne se découvre que par fragments successifs. La tâche du lecteur exigeant consiste à renverser cette tendance naturelle du livre, de manière que celui-ci se présente tout entier au regard de l'esprit. Il n'y a de lecture complète que celle qui transforme le livre en un réseau simultané de relations réciproques : c'est alors que jaillissent les surprises... » Rousset. Cité par [Derrida 67 p.41]

Le « regard de l'esprit » dont parle Rousset n'est en rien semblable au regard des sens que nous avons évoqué dans les aspects coopératifs de la lecture. S'il fallait qualifier ce type de relation en la rattachant à la thématique du regard, nous pourrions ici parler d'ex-spectative, c'est-à-dire d'une attente, d'une durée, d'une perspective diachronique où le regard s'extériorise et s'éloigne du fil du récit, de la trame textuelle, pour atteindre une perception globale de l'objet-texte. Le « réseau simultané de relations réciproques » est une définition parfaitement fonctionnelle et adéquate du support de la lecture hypertextuelle, à cette nuance près – qui est d'importance – que la perception de la globalité nécessite, de la part du lecteur d'hypertexte, un niveau d'exigence chaque fois plus élevé et qui ne peut être que le résultat d'une connaissance optimale des techniques d'écriture hypertextuelles. En effet, le texte « classique » ne

nécessite, pour être lu (déchiffré), aucun autre code que le code alphabétique. Il peut y ajouter une série d'effets rhétoriques dont la compréhension influencera la dimension critique de la lecture – pouvant aller jusqu'au contresens – mais ne gênera aucunement la lecture. Dans le cadre de l'hypertexte, la maîtrise de nombre de facteurs techniques, qu'il s'agisse de langages associés au HTML (comme le javascript par exemple), d'applications se développant en parallèle (Flash, shockwave, ...), ou de spécificités liées à l'organisation interne du texte sur la page (frames) peut empêcher ou annuler la lecture en interdisant l'apparition ou l'affichage du texte.

3.3.2. Décodage.

La lecture d'un hypertexte dépasse donc le « simple » décodage alphabétique et syntaxique qui préside à la lecture d'un texte classique. Elle partage cependant avec cette dernière un substrat commun qui est celui du conditionnement intrinsèque de tout matériau textuel, qui vise à installer des conditions de lecture optimales et spécifiques. « [...] *conception de la lecture proposée par Harald Weinrich et reprise par J.-M. Adam, en vertu de laquelle « chaque texte contient certaines instructions adressées au lecteur qui lui permettent de s'orienter dans ce morceau de monde que propose le livre. » »* [Vandendorpe 99 p.88] Bien que parfaitement objective et observable, il s'agit là d'une conception passive de l'acte lectoral. L'hypertexte dispose d'une palette d'artefacts rhétoriques et stylistiques particuliers dont la transparence est fortement dépendante de la volonté de l'auteur – et c'est un élément commun avec un texte classique – mais également du niveau de connaissance de l'interface utilisée pour sa lecture, du degré d'implication et d'interaction choisi par le lecteur ainsi que – pour certains hypertextes – de l'historique des interactions l'ayant amené à ce point d'achèvement où une nouvelle subjectivité intervient dans le cours de la lecture. Il partage en ce sens un certain nombre de points communs avec l'utilisation des didascalies dans le texte théâtral qui visent à spécifier des actions ou un déroulement et à fournir des indications opératoires précises à la manière d'un « mode d'emploi cognitif ».

3.3.3. Validation.

Il faut ici prendre garde à ne pas confondre la lecture individuelle « d'œuvres » hypertextuelles, inscrites et élaborées dans un contexte de signifiante qui les rend autonomes, avec la lecture hypertextuelle globale à laquelle est confrontée tout utilisateur du world wide web. Et si nous évoquons ici le premier de ces aspects, c'est en ayant constamment présent à l'esprit le second, dans la mesure où il est impossible – même en tenant compte des spécificités de chaque œuvre – de les extraire du réseau où elles prennent naissance et qui est leur raison d'être pour les placer isolément sur les rayons d'une improbable bibliothèque virtuelle.

« [...] c'est une mythologie de l'écriture qui nous attend ; elle aura pour objet non des œuvres déterminées, c'est-à-dire inscrites dans un procès de détermination dont une personne (l'auteur) serait l'origine, mais des œuvres traversées par la grande écriture mythique où l'humanité essaye ses significations, c'est-à-dire ses désirs. » [Barthes 66 p.60]

En assumant jusqu'à la revendication leur déni d'origine, les œuvres hypertextuelles ne peuvent être validées que par un collectif. C'est, nous objectera-t-on avec raison, également le cas des œuvres classiques qui n'accèdent à la postérité qu'une fois cette validation collective acquise. A cette différence près que la validation dont il est ici question cesse d'être nécessairement diachronique pour revêtir un caractère instantané, simultané. Instantanéité du processus de reconnaissance et de validation par le collectif, simultanéité des interactions qui viennent remodeler et retravailler le matériau hypertextuel, chaque nouvel état d'achèvement étant à son tour instantanément validé ou en tout cas validable. C'est un peu le paradoxe de la distance formulé par Zénon d'Elée que nous retrouvons ici : semblable à la flèche qui n'atteindra jamais sa cible (chaque fragment de distance parcourue étant au moins divisible par lui-même), l'œuvre hypertextuelle peut, sans risque pour sa cohérence interne, se départir de toute nécessité et de tout conditionnement diachronique puisque chacune de ses lectures est un nouvel état d'achèvement et constitue donc, en soi, une « œuvre » originale. Prétendre le contraire reviendrait à affirmer que chacun des nombreux brouillons de Madame Bovary sont des œuvres achevées, ce qu'aucun généticien des textes ne se risquerait à supposer.

3.3.4. Co-spécification.

Parce qu'il en termine avec la régularité linéaire du feuilletage des pages d'un livre imprimé, l'hypertexte place la lecture au même plan que l'écriture. La lecture d'un hypertexte se caractérise par une navigation³¹ qui consiste à relier entre eux des éléments d'information ou des parties d'une narration par l'activation choisie et/ou semi-dirigée d'un certain nombre de liens hypertextuels. *« C'est le lecteur qui non seulement donne son sens à l'oeuvre, mais qui, en fait, la construit par les liens qu'il active : le lecteur devient à son tour tisserand, mais un tisserand qui ignore l'espace que sa toile doit recouvrir. »* [Carrière 96]. Du point de vue de la création littéraire, il se trouve dans la même position que l'auteur confronté à l'élaboration de la trame narrative de son texte : une perception diffuse de la finalité, de l'orientation générale du récit, doublée d'une ignorance des moyens permettant de l'atteindre au mieux. Double aveuglement. Double contrainte.

Dès lors que les choix de navigation sont laissés au libre arbitre du lecteur :

« Le lecteur d'hypertexte est constamment appelé à voyager jusqu'à un autre nœud à cause d'un type particulier de relation et non parce que c'est la page suivante. Le lecteur d'un hypertexte est donc interactivement invité à se transformer en auteur à chaque fois qu'il doit relier entre eux, de manière significative, des éléments d'information. » [Rhéaume 93].

La lecture devient alors effectivement un acte auctorial, c'est-à-dire l'expression et la manifestation d'une autorité, d'une volonté de représentation.

Toute idée de linéarité n'est cependant pas absente de l'hypertexte. En effet, de la même manière que tous les éléments de la lecture sont présents et rassemblés dans la matérialité du volume, les différents

³¹ voir le point 7 « Stratégies de navigation » du second chapitre.

fragments d'hypertextes³² sont également présents physiquement ou en puissance sur le réseau, sur l'espace de quelques pages web, à cette différence près qu'ils ne sont évidemment pas ordonnés.

« Tel est le travail de la lecture : à partir d'une linéarité ou d'une platitude initiale, cet acte de déchiffrer, de froisser, de tordre, de recoudre le texte pour ouvrir un milieu vivant où puisse se déployer le sens. L'espace du sens ne préexiste pas à la lecture. C'est en le parcourant, en le cartographiant que nous le fabriquons, que nous l'actualisons. » [Lévy 88 p.34]

Qu'il s'agisse de construire, de fabriquer, d'actualiser, d'ordonner ou de relier entre eux une série de fragments, voire de permettre la génération spontanée (non préalablement intégralement rédigée) d'éléments textuels, l'autorité, la présence d'une volonté s'affirme et se renouvelle à chaque lecture, à tel point qu'il ne paraît plus aberrant de transférer au lecteur certaines spécificités jusque là réservées à l'auteur : on pourra par exemple parler d'un lecteur omniscient, et il est facile d'imaginer la présence, au sein d'un roman hypertextuel, d'un lecteur intervenant sur le déroulement du récit selon un artifice connu (focalisation interne) mais jusqu'ici réservé à l'auteur.

« Dans cette perspective, la lecture est véritablement une production : non plus d'images intérieures, de projection, de fantasmes, mais, à la lettre, de travail : le produit (consommé) est retourné en production, en promesse, en désir de production, et la chaîne des désirs commence à se dérouler, chaque lecture valant pour l'écriture qu'elle engendre, à l'infini. » [Barthes 84, p.45]

3.4. Le temps de la lecture.

« L'hypertexte partage également avec les rêves la spatialisation ou la dissolution du temps [...]. » [Coover 98]

Que la lecture se décline selon des modes coopératifs ou collaboratifs, et dans la mesure où elle est d'abord une perception, elle demeure fortement ancrée dans un continuum spatio-temporel que l'hypertexte remodèle et transforme au fur et à mesure des « sessions »³³ dans lesquelles il vient s'inscrire. Avec l'apparition du texte affiché et non plus édité ou publié, avec la maîtrise du déroulement et des versions successives³⁴ de l'écriture, le lecteur est directement confronté à de nouvelles propriétés textuelles. Parce qu'elles peuvent parfois être entièrement paramétrées dans l'interface utilisée pour accéder au texte³⁵, et en cela suffire à modifier complètement l'*intentio auctoris* originelle ou à créer des figures originales et non-attendues³⁶, elles inaugurent la fin d'une temporalité linéaire dans laquelle le texte une fois écrit, une fois publié, ne dispose d'aucune possibilité de retour en arrière, d'aucune possibilité de réécriture.

Ainsi, une caractéristique essentielle de la lecture hypertextuelle concerne le rapport au temps, défini par Kant comme cadre a priori de notre entendement, comme notion apodictique. La perception temporelle de la lecture hypertextuelle est remodelée dans la mesure où des paramètres jusque-là inaccessibles à l'auteur et au lecteur peuvent être spécifiés, conditionnant le déroulement effectif de cette lecture. Il devient possible

³² exception faite de certains générateurs de textes (voir le point 7 « Générateurs de texte » de ce chapitre).

³³ voir note de bas de page n° 23 p.39 de ce chapitre.

³⁴ voir le point 4.6.4. « Versioning » du second chapitre.

³⁵ côté « client » pour reprendre l'idée d'une architecture « client-serveur » autour de laquelle est construite le réseau Internet.

³⁶ en HTML, certaines propriétés cinétiques du texte sont paramétrables depuis l'interface de navigation.

de gérer des « sauvegardes »³⁷, mais aussi l'apparition, le défilement, le surgissement du texte, et ce avec une précision chronométrique³⁸. Les mêmes paramètres peuvent être réinitialisés ou adaptés par le lecteur. Cette gestion de la temporalité du continuum lecture-écriture, apparue dès les fondements grammaticaux et syntaxiques de SGML³⁹, si elle n'atténue pas les désagréments de la lecture sur écran, atteste de l'intérêt de ce support et de ce mode d'interaction.

Dans les sinuosités nouvelles de ce rapport au temps, la lecture est au plus près de l'inscription, de la trace, et de la mémoire laissée par cette trace. De nouvelles mémoires se construisent, virtuelles, arbitraires, éphémères ou fixées, et l'acte lectoral y joue une part déterminante :

« Le travail lectoral du savant est de canaliser dans une mémoire artificielle l'abondance hémorragique de l'espace et du temps où prolifèrent des événements et des singularités qui, dépourvus des essences conventionnelles qui les authentifiaient comme réplique des prototypes idéels, acquièrent des spécificités qu'il faudra bientôt tabuler. » [Damien 95 p.211]

Parce qu'il en termine avec une certaine idée de la linéarité – concept qui n'a de sens que par les conditions de temporalité qu'il fonde et qui sont de l'ordre de la succession et de la durée – l'hypertexte conditionne, par contamination nécessaire, toute la mémoire du collectif qui s'y donne à lire.

« Souvent, cette lecture [de commentaire et d'interprétation] aboutit à faire dire au texte non ce qu'il a dit à ses contemporains, mais ce qu'il a à dire aux nôtres, et que vraisemblablement il n'a jamais dit comme tel. De telles lectures des textes ne sont pas méta-chroniques (elles ne rejoignent pas les textes « tels qu'en eux-mêmes » par dessus le temps), elles sont proprement ana-chroniques : elles mêlent de notre présent dans leur passé. » [Varet 97]

En se déclinant presque exclusivement sous des modalités palimpsestiques sans cesse renouvelées, l'hypertexte continue de se défaire du diachronique et parler de « contemporains » n'a guère de sens étant donné le caractère instantané des processus de lecture-écriture. S'il subsiste encore un « avant » et un « après », l'intervalle auxquels ils s'appliquent n'est plus que celui, quasi-instantané, de l'expérience lectorale. Pour le généticien des textes, les perspectives sont immenses : toute trace peut être archivée, stockée, reproduite et exhumée, et ce à chaque instant, avec une permanence garantie. La critique littéraire a évidemment tout à y gagner et peut s'investir dans la tâche que lui assignait [Genette 69 p.48] avec des moyens qu'il ne soupçonnait pas : « (...) cette réintégration du passé dans le champ du présent est une des tâches essentielles de la critique. »

La lecture avait jusqu'alors toujours constitué le seul point d'entrée possible pour accéder aux mécanismes de l'écriture. Toute approche critique, qu'elle soit normative, structuraliste, linguistique ou

³⁷ Sur cette fonctionnalité particulière de sauvegarde que partagent les hypertextes et les jeux vidéos, [Amato 01] qualifie la temporalité dont elle témoigne d'« Uchronie » : « L'uchronie désigne la reconstruction de l'histoire d'une période, à partir de données supposées, hypothétiques, fictives ; en d'autres termes, témoignant d'une conception de l'histoire qui prétend la réécrire, non telle qu'elle fut en réalité, mais comme elle aurait pu ou dû être. Réalisant le vœu de savoir « ce qui se serait passé si » les choses, les choix, les enchaînements avaient été différents, le retour en arrière répond à une envie de concrétiser une maîtrise de ce temps qui nous échappe ordinairement. »

³⁸ Par exemple à l'aide d'une simple ligne de code écrite en JavaScript, langage informatique compatible avec le HTML.

³⁹ SGML (Standard Generalized Markup Language) est « l'ancêtre » de HTML, le langage à partir duquel HTML a été écrit et pensé. Il distingue trois types d'informations constitutives de tout document : sa structure logique, la nature de ses données et tout ce qui relève de son apparence (typographie, mise en page).

psychologisante, avait pour objet de recontextualiser selon des préoccupations et des finalités spécifiques, les enjeux ayant présidé à l'inauguration du discours envisagé. « *Ces quatre termes : lecture - trace - déchiffrement - mémoire (...) définissent le système qui permet, à l'habitude, d'arracher le discours passé à son inertie et de retrouver, un instant, quelque chose de sa vivacité perdue.* » [Foucault 69 p.162]

L'hypertexte, dès lors qu'il demeure dans le champ d'une lecture, s'actualise spontanément, sans effort, et rend disponible l'ensemble des mécanismes de sa génération. A l'inverse, dès qu'il sort du champ de cette lecture, il « meurt », la trace numérique laissée étant par essence moins prégnante que l'empreinte matérielle de l'écrit sur support papier.

En toute rigueur, il faut ici remarquer que certains critiques – visionnaires ? – avaient en quelque sorte préparé le terrain des nombreuses innovations hypertextuelles. Les concepts étaient prêts et n'attendaient que de pouvoir s'incarner et d'être expérimentés. Le discours d'[Eco 85 p.61] est à ce titre particulièrement significatif : « *Un texte, tel qu'il apparaît dans sa surface (ou manifestation) linguistique, représente une chaîne d'artifices expressifs qui doivent être actualisés par le destinataire.* » Alors même que l'hypertexte n'est pas encore constitué, l'appareillage critique permettant de disséquer ses mécanismes les plus fins est déjà opérationnel : les propriétés cinétiques qui font sa force sont préfigurées par l'idée d'un texte qui « apparaît », le mode consultation qui le caractérise – interface – est parfaitement anticipé par l'évocation d'une « surface » textuelle, la notion de « chaîne » (au sens de chaîne de caractères) est au cœur de ses mécanismes de génération et le besoin permanent d'actualisation est déjà explicitement formulé.

3.5. Le mouvement de la lecture.

Si les propriétés cinétiques de ce matériau textuel feront l'objet d'un développement spécifique dans la suite de ce travail, la lecture en tant qu'expression d'une volonté hérite elle aussi d'une certaine forme de cinétisme : « (...) *l'objet littéraire est une étrange toupie qui n'existe qu'en mouvement. Pour la faire surgir, il faut un acte concret qui s'appelle la lecture (...).* » [Sartre 48 p.48] Quel que soit son support – écrit ou virtuel – le texte reste inerte tant qu'il n'est pas parcouru, tant que le réseau de sens qui constitue sa trame n'est pas activé. Une fois cette dynamique activée, impulsée, la lecture semble comme dépassée par sa propre dynamique, par sa force d'inertie :

« *La lecture, ce serait en somme l'hémorragie permanente, par où la structure – patiemment et utilement décrite par l'analyse structurale – s'écroulerait, s'ouvrirait, se perdrait, conforme en cela à tout système logique qu'en définitive rien ne peut fermer – laissant intact ce qu'il faut bien appeler le mouvement du sujet et de l'histoire : la lecture, ce serait là où la structure s'affole.* » [Barthes 84 p.48]

Ainsi, quelle que puisse être la densité et la complexité de la structure, et parce qu'il permet de maintenir non plus artificiellement mais concrètement la permanence de l'interaction, l'hypertexte élabore le mouvement du sujet lisant en même temps que celui-ci le modèle. On pense bien entendu ici à la notion « d'œuvre ouverte » [Eco 65], mais cette expression traduit un état stable, figé ; pour rendre compte de la

dynamique structurelle que recouvre la réalité hypertextuelle, mieux vaudrait parler d'ouverture, une ouverture lancinante, qui sous-tend le flux du discours mais ne l'amène jamais véritablement jusqu'à cet état d'achèvement que recouvre la notion « *d'œuvre ouverte* ». Sans l'activation de la lecture, l'hypertexte reste aussi fermé que toute autre œuvre. Une fois sa force d'inertie activée, elle est un mouvement perpétuel d'ouverture qui ne tend vers aucun état stable, qui n'existe et ne perdure que dans le moment (session) de son activation.

« Ouvrir le texte, poser le système de sa lecture, n'est donc pas seulement demander et montrer qu'on peut l'interpréter librement ; c'est surtout, et bien plus radicalement, amener à reconnaître qu'il n'y a pas de vérité objective ou subjective de la lecture, mais seulement une vérité ludique. » [Barthes 84 p.35]

Cette dimension du « jeu », d'un jeu dont les participants sont des « je », s'intègre parfaitement dans l'histoire de la notion d'hypertexte. Les premiers hypertextes sont en effet issus de la tradition du jeu de rôle, et les premières communautés virtuelles à se former autour de l'hypertexte et à l'utiliser comme support du jeu, sont des communautés de joueurs⁴⁰.

Une fois intégrées ces nouvelles composantes que sont le temps et le mouvement de manière opératoire (comme le permet l'hypertexte), cet aspect ludique apparaît évident et le développement actuel de l'industrie du jeu en réseau, en plus d'être un indicateur sociologique fort de l'impact de l'organisation hypertextuelle sur notre réalité quotidienne, se révèle un point d'observation très pertinent pour l'analyse de la « stratégie » des interfaces⁴¹ que l'hypertexte met en place.

« (...) une lecture « vraie », une lecture qui assumerait son affirmation, serait une lecture folle, non en ce qu'elle inventerait des sens improbables (des « contresens »), non en ce qu'elle « délirerait », mais en ce qu'elle percevrait la multiplicité simultanée des sens, des points de vue, des structures, comme un espace étendu hors des lois qui proscrivent la contradiction (le « Texte » est la postulation même de cet espace). » [Barthes 84 p.46]

On peut également remarquer que parmi les réflexions littéraires ayant présidé à la mise en place de l'hypertexte tel que nous le connaissons aujourd'hui, les investigations stylistiques oulipiennes de Queneau (**Cent mille milliards de poèmes**) et autres Pérec furent déterminantes, précisément du fait de la revendication affirmée de leur côté ludique. Quand il est assumé comme tel, l'hypertexte acquiert toute sa stature, et le texte ne se contente plus d'être la postulation d'un espace : il génère cet espace et nous autorise du même coup à l'investir.

⁴⁰ voir le point 8.3 « En quête de genres hypertextuels » de ce chapitre.

⁴¹ voir annexe 4. « Stratégie des interfaces ».

3.6. Le territoire lectoral.

« L'hypertexte, peut-être plus que les autres médias, fait du contexte de lecture une vertu, et c'est la fluidité de ce contexte qui prévient toute description normative ou toute classification de séries syntagmatiques, leurs significations et la manière dont elles peuvent être appliquées étant un préalable à toute instanciation particulière des singularités d'un hypertexte. La compréhension de la structure discursive dans un hypertexte est volatile dans les limites où elle est pragmatiquement et non grammaticalement déterminée, et reste ainsi hors de toute prédiction et de tout motif normatifs. » [Miles 00]

Il reste au lecteur à se frayer un chemin, à construire l'itinéraire de sa lecture. La part de liberté de ce dernier est dépendante du contexte d'élaboration et de la manifestation choisie par et pour cet hypertexte. Comme nous le verrons dans notre étude des genres hypertextuels, les règles de navigation – et donc de lecture – peuvent varier sur une échelle qui va de l'automatisation complète des mécanismes de liaison et d'enchaînement, jusqu'à une navigation totalement intuitive, voire ambiguë parce que présentée comme libre sous des dehors contraints ou inversement. L'hypertexte offre un nouvel éclairage à l'ancienne controverse littéraire tenant à la finalisation de toute création artistique.

3.6.1. L'architecte et le labyrinthe.

Pour les tenants de ce que nous pourrions qualifier d'un postulat ontologique du sens, « *Le lecteur (...) progresse dans la sécurité. Aussi loin qu'il puisse aller, l'auteur est allé plus loin que lui.* » [Sartre 48 p.60] Cette assertion devient évidemment caduque si on l'applique telle quelle à l'hypertexte. Elle conserve une part de pertinence si on l'envisage du point de vue de « l'intentio auctoris » qui peut être une garantie suffisante de sens. Mais si l'idée de Sartre demeure fondée, sa formulation est désormais dépassée. Les aspects pérennes de cette conception viennent des analogies qu'elle autorise avec l'ancienne dialectique de l'architecte et du labyrinthe : quelle que puisse être la diversité des chemins empruntés, quelle que puisse être la réussite de l'opération (en sortir ou y rester emprisonné), quel que puisse être le pourcentage d'espace parcouru, le plan du labyrinthe est fixé à l'avance et demeure immuable. On retrouve cette conception chez [Blanchot 55 p.267] pour qui : « (...) *la part du lecteur, ou ce qui deviendra, une fois l'œuvre faite, pouvoir ou possibilité de lire, est déjà présente, sous des formes changeantes, dans la genèse de l'œuvre.* » Le corrélat de cette vision des choses est évidemment l'omniscience de l'auteur : c'est parce qu'il dispose d'une antériorité – supposée non-discutable – dans la chronologie de l'écriture, que l'on peut considérer que l'émergence du sens que font rétrospectivement apparaître les lectures successives de l'œuvre est, de toute éternité, également anticipée par ce même auteur. Or nous avons vu en quoi les « sessions » hypertextuelles nuancent cette vision.

3.6.2. Le complexe de Thésée.

Bien qu'il soit impossible de généraliser à l'ensemble des œuvres sur support traditionnel le déroulement qu'impose la linéarité matérielle du discours, il est tout au moins permis d'affirmer, sauf

exception notable, « [...] que [le lecteur ordinaire] avance dans sa lecture avec la certitude d'aller vers un dénouement qui éclairera rétroactivement les séquences lues, » et qu'à l'inverse, « [le lecteur d'hypertexte] élabore sa propre intrigue au sein d'un espace géographique. C'est cet espace, avec ses repères cardinaux qui lui sert de guide et qu'il cherche à reconstruire pour lui donner sens. » [Clément 95] Reste à savoir si Thésée (notre lecteur hypertextuel) dispose ou non du fil d'Ariane qui lui permet de s'orienter : cela dépend uniquement des choix faits par l'auteur ou par l'initiateur du texte. La première conception semble donc encore s'imposer. Il faut pourtant lui apporter une nouvelle nuance. En effet, la lecture d'un texte de facture classique est une lecture in-fine, téléologique. La lecture d'un hypertexte est une lecture « in-nomine », au nom de notre seule subjectivité. L'hypertexte est un espace offert à l'expérimentation et à la mise en place d'une carte mentale⁴². Le « *larvatus prodeo* » (« j'avance masqué ») de l'auteur classique s'efface pour laisser place au « miroir sans le masque » du lecteur hypertextuel.

3.6.3. Ariane ou le minotaure.

L'originalité du territoire lectoral tel qu'il peut être défini dans l'espace que tisse l'hypertexte vient de ce que les deux figures déterminantes ne sont plus celles de Thésée et d'Icare, du lecteur et de l'auteur, du déchiffreur et du traceur, mais bien celles d'Ariane et du Minotaure et que ces personnages deviennent interchangeables, qu'ils sont les masques derrière lesquels s'abritent et se réfugient tour à tour l'auteur et le lecteur. Ils correspondent à l'expression de deux forces parfaitement antagonistes, qui, parce qu'elles s'équilibrent mutuellement en termes d'intensité, permettent au discours hypertextuel de déployer une force d'inertie qui l'empêche de s'effondrer sous son propre poids, sous sa propre densité.

La figure du Minotaure rassemble les aspects centrifuges de cette force : elle dispose des attributs de centralité (le minotaure est selon le récit fondateur du mythe au centre du labyrinthe), de passivité (il attend que l'on vienne à lui). Si l'hypertexte existe, c'est parce qu'il postule l'existence d'une signification « minotauresque », fantasmée, toujours (provisoirement) centrale et toujours en mouvement, à laquelle il faut se préparer à être confronté, de laquelle il faut être constamment « en quête » pour que le labyrinthe du sens continue d'exister et de pouvoir être parcouru.

A l'inverse, Ariane incarne tout un éventail d'aspects centripètes : elle est celle par qui l'on peut s'extraire de la forme, elle est une tension permanente vers tout ce qui a trait à l'extériorité. C'est par elle que l'inertie devient une dynamique. C'est dans l'un des linéaments de son fil qu'existera la lecture, c'est-à-dire le parcours que nous nous apprêtons à faire en pénétrant dans le labyrinthe.

⁴² voir chapitre deuxième, point 5 « Stratégies de navigation ».